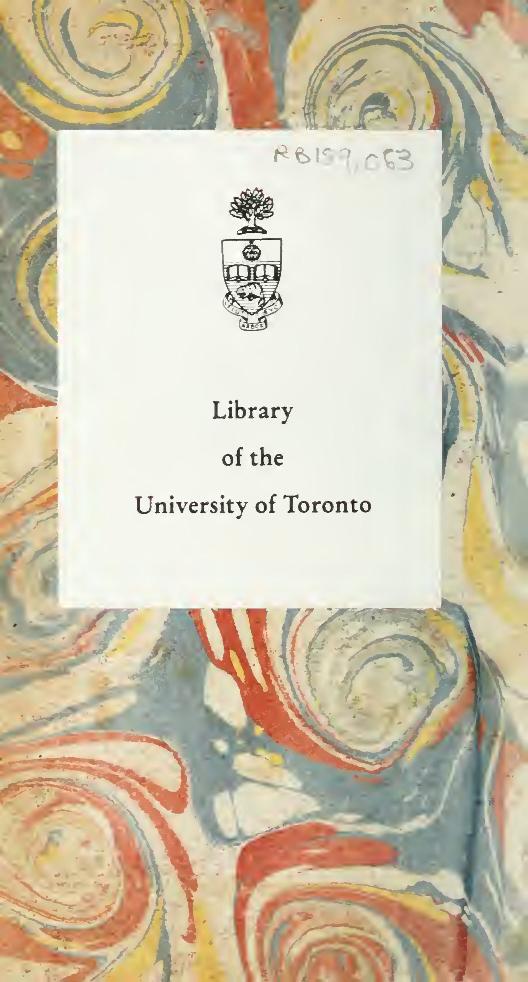


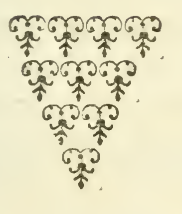

RB159,063
Library
of the
University of Toronto



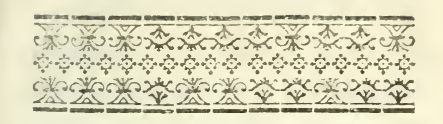
LETTRES

D'UNE

PERUVIENNE.



A PEINE. 1767



AVERTISSEMENT.

SI la vérité, qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une

jeune Peruvienne, dont le ſtile & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique; & le ſentiment de reſpect ne s'éloigne guères de l'idée & de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons

cordons du mérite aux autres nations, non ſeulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur langue ſe rapproche de notre idiome. *Comment peut-on être Perſan.*

Nous mépriſons les Indiens ; à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux, cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons par tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit,

& de la ſolidité de leur philoſophie.

L'apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'éxécution.

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne ſont que déveloper

déveloper ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon Empire étoit ſans borne.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aiſément, qu'étant compoſées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également inconnues,

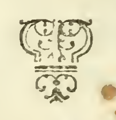
connues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les a fait paſſer juſqu'à nous.

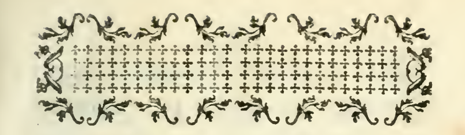
On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien

combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur tout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échappées à Zilia, quoi qu'elle ſçût parfaitement la Langue Françoiſe lorſqu'elle les traduiſoit ; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphiſiques, qui auroient pû paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.



LETTRE



LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

LETTRE PREMIÉRE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage :

A hélas !

hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; mais ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô, mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, & que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit

auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la Langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes; sourds à mon langage, ils n'enten-

dent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point émû aux ſignes de la douleur ? Quel deſert aride a vû naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les Barbares ! Maîtres *Dyalpor* * fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il, que des jours ſi ſemblables entr'eux, ayent par

* Nom du Tonnerre.

par rapport à nous de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les ténébres succédent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sçais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos * & profitant

* Un grand nombre de petits cordons

tant du ſilence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture

dons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs Incas.

ture fidelle de nos actions & de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment *mes Quipos* sous un pan de ma robbe, &

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

& je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés ; l'image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperduës, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute

* Eſpéce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

toute part l'horreur & l'effroi ; m'ôterent jufqu'au fentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel & prefque involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embraffé. Là, je voyois paffer ces barbares ; je n'ofois donner un libre cours à ma refpiration, je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentiffoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils fe faififfoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage ; & qu'ils arrachoient jufqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je

jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* * du secours & un azile pour mes Compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oserent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois

* Nom générique des Incas regnans.

fois le feüil de la porte Célefte que je ne devois paffer qu'avec les ornemens de la Royauté ; * au lieu de fleurs qui auroient été femées fous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de fang & de carnage ; au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, efclave fous les loix de la tyrannie, enfermée dans une obfcure prifon ; la place que j'occupe dans l'univers eft bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps

* Les Vierges confacrées au Soleil, entroient dans le Temple prefque en naiffant, & n'en fortoient que le jour de leur mariage.

corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront legers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſçais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſéde, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore

encore ;

encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine pour jouir un ſeul moment de ta préſence.

* Meſſager.



LETTRE

LETTRE DEUXIÉME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachammac* * prolonge ſes annnées, en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts ;

* Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

ouverts ; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours ; le plaiſir étoit oublié, tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis.

ſuis. Ainſi que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamnée. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon enten-

* Philoſophes Indiens.

entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pû me reſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour & que l'amour rend voluptueuſes ; je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes

craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté , tu ne viens pas à mon ſeconrs ; tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non , mon cher Aza , au milieu de ces Peuples féroces , que tu nommes Eſpagnols , tu n'es pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit , tu crois ſincéres , les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprête , parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trom-

pée,

pée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils ſe rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fauſſe bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puiſque l'Inca *Viracocha* * en a prédit la deſtruction.

Achette ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur, de tes tréſors; il ne te reſtera

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il paſſoit pour conſtant parmi les Indiens, que cet Incas avoit prédit en mourant que les Eſpagnols détrôneroient un de ſes deſcendans.

tera que les dons de la nature. Nos jours ſeront en sûreté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendreſſe.

Tu ſeras plus Roi en régnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes

* Le Diadême des Incas, étoit une eſpéce

mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang? Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes? Ne ſerois-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il? J'aime

eſpéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vûe ; je me rappelle sans cesse ce jour fortuné, où ton Pere, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du Temple ; * je me représente le spectacle agréable de nos Vierges, qui, rassemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau lustre de l'ordre admirable qui régne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté. Tu

* L'Incas régnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes parts. Je ne ſçais quelles étoient les penſées de mes Compagnes ; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir.

plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher! Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire

mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrerent, & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & sentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime Théologie de nos *Cucipatas*, * je pris le feu qui m'animoit

* Prêtres du Soleil.

m'animoit pour une agitation divine, je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite : j'en soupirai, mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence ; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles, vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux

veaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire, * mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue; accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

pérance à te voir tous les jours ; à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi qui comblas mon ame de délices en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O, mon cher Aza ; combien ton impatience contre mon extrê-

me jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé ! quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu punit ainſi l'innocence & la vertu ? ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza ! ...



LETTRE TROISIÉME.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours ; c'eſt toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ! Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie,

&

& je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fût fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil!

Cette maiſon, que j'ai jugé être

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'a jamais menti.

être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison comme suspendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causerent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé :

ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa* : notre habitation en recevoit des éblanlemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la Lune en tombant, réduira l'univers en pouſſiere.* Des cris, des voix humaines qui ſe joignirent à ce fracas, le rendirent encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

portoient à mon ame, que l'idée de la destruction, (non-seulement de moi-même) mais de la nature entiere. Je croyois le péril universel; je tremblois pour tes jours: ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le visage & les habits ensanglantés, qui se jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle, la force & la connoissance m'abandonnerent: j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. *

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon

* Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce ; accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que

nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit. De loin il nous effraye, parce que nous y pensons de toutes nos forces; quand il est arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne sera plus pour nous, ranima mon esprit, & le transporta jusques dans l'intérieur de ton Palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort; je me re-
présentai

préſentai ton image pâle, défigurée, privée de ſentimens, telle qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du Midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur; je l'excitois par de triſtes adieux; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Ar-

bitre

bitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſçais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage leger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.



LETTRE QUATRIÉME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminue, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-même.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il de-

vient plus pénible ; si le tems apporte quelque soulagement au mal qui me consume , loin d'éclaircir mon sort , il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu , tout m'est nouveau , tout intéresse ma curiosité, & rien ne peut la satisfaire. En vain , j'employe mon attention & mes efforts pour entendre , ou pour être entendue ; l'un & l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles , je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque tems à les fermer ; mais les ténébres volontaires auxquelles je m'étois

tois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vûe de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée; renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impoſſibilité de me faire entendre, répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle!

Hélas! je croiois déja entendre quelques mots des Sauvages Eſpagnols, j'y trouvois des rapports

avec notre auguſte langage; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même Nation ; & à la différence de leur maniere, & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les élemens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être

s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine sombre & tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang froid; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certian empressement répandu sur leurs actions & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le

Cacique

Cacique * à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie, mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confuſion inexprimable ; il parut ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit

* *Cacique* eſt une eſpece de Gouverneur de Province.

reprit à l'inſtant : foible, mourante & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpéce de cérémonie * me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en

ſentir

* Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

ſentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je ſouffre toujours également d'un feu intérieur qui me conſume ; à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles , me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler , te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux , de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre

mon

mon Ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre uſage pourrois-je en faire ? O, mon cher Aza! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame : quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris, je me laiſſe vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIÉME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs,

leurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté, on croit être ſoulagé en voyant partager ſa triſteſſe, je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpéce de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame : j'oublie le plus beau préſent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées impéné-

trables ſans le ſecours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere. Car ſi je m'arrête aux fréquentes oppoſitions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croyent leur eſclave, & que leur puiſſance ne ſoit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir

la place où je veux être, ils me retiennent par une eſpéce de violence dans ce lit qui m'eſt devenu inſupportable.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpéce ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au

jour du *Raymi :* * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand Nom* ** prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous

* Le *Raymi* principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

** Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

nous avons pour le ſacré Diadême. * Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précéde les larmes; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame; ces accens qui ſont preſque des plaintes; enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur

* On baiſoit le Diadéme de *Mauco-capa* comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Mauco-Capa* * eût apporté ſur la terre les volontés du Soleil; nos Ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir: peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe

* Premier Légiſlateur des Indiens. *V.* l'Hiſtoire des Incas.

ſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.



LETTRE SIXIÉME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans reméde, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profitai avec empreſſement de cette liberté; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vû ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions

preſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flotantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne

m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un évenement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste desert que je remplis des cris de mon amour ; entends

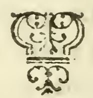
tends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché, permets que je meure....

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets....

Que la Mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie & mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon

mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois....



LETTRE SEPTIÉME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore ſur un cœur; je reſpire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein, il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonſtances d'une entrepriſe auſſitôt détruite que projettée. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement?

Ma raiſon ſoumiſe au déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix,

prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vue ſont différens ſur les mêmes objets! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre Héroïſme ; pour fruit, que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévére punition. Abandonnée à l'amertume du repentir, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains

que

que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge ſemblable au Mays, * dont ils boivent abon-

* Le *Mays* eſt une plante dont les In-

 diens-

abondamment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'Aſtre Divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon

diens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe après le ſacrifice. *Voyez l'Hiſt. des Incas t. 2. p. 151.*

ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns , je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu , mon cher Aza ? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas que cette illuſion eſt paſſagere & que les regrets qui la ſuivent ſont durables ! ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIÉME.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que pas les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée conduire.

Ah!

Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des signes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que sa vûe étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avanta-

ge de cette découverte ; l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empi e, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans. * Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes Loix?

Oui, cher Aza, je vais me réunir

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Emiſphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

nir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes deſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface !



LETTRE NEUVIÈME.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image

image du néant) les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans , leur durée me paroît infinie , & ce qui me ſurprend davantage , c'eſt qu'en recouvrant la tranquilité de mon eſprit , je retrouve en même-tems la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie , une foule de penſées qui s'y préſentent , l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccédent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne

G m'étois

m'étois point apperçue s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens pluſieurs mots de la Langue du *Cacique* que je ne croyois pas ſçavoir. Ce ne ſont encore que des termes qui s'appliquent aux objets, ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flottante *vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé: je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Con-

trée

trée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter longtems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes

le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur ſera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien; j'éprouve à préſent autant de complaiſances de ſa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie: occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſe-mens,

* Les *Caciques* étoient des eſpéces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

mens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne repéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa Langue. (Il ſçait bien que les Dieux ne parlent point); dès que j'ai répeté après lui, *oui, je vous*

 aime,

aime, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport, & avec un air de gaieté tout contraire au ſérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entierement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées,

idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je sçavois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, je vois, néanmoins avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'ame? O, cher Aza, que mes

malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ; mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténébres qui m'environnent.



LETTRE DIXIÉME.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis, tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flotante, que nous ſommes

mes entrés dans une ville bâtie fur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous fuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, & les maifons n'ont aucune reffemblance avec celles des villes du Soleil : fi celles-là les furpaffent en beauté par la richeffe de leurs ornemens, celles-ci font fort au-deffus par les prodiges dont elles font remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœur a treffailli; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perfonne habillée comme une Vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle furprife, mon cher Aza, quelle furprife extrême, de ne

trouver

trouver qu'une resistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre

que

que la figure que je voyois, étoit la mienne; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette Contrée sont plus savans que tous nos *Ancutes*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent

* Servante ou femme de chambre.

fiſſent pas, leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzcoco* *. Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur ſeul inébranlable ne deſire, n'eſpére, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

* Capitale du Perou.



LETTRE ONZIÉME.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour découvrir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'est que les Sauvages de cette Contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à

* Les terres se cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissances.

à l'oppoſition de leurs uſages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'eſpoir ; mais je me ſouviens que ton auguſte pere a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en feroit-elle pas une ? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer, il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vû, & je me livre à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la Langue du

pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échaper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de *Ma-China*; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle; je n'apprends que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans

cette

cette intelligence, je me ferois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur

mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, en portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offenſans des autres, j'eus pitié de leur foibleſſe; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leut, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour

pour un *Curacas* * s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* ** de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* .... un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe ! ..... Hors les femmes qui ne dirent

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

** Nom générique des Princesses.

dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots; je ne ſçais pas encore leur ſignification, mais ils expriment ſûrement des idées agréables, car en les prononçant, le viſage eſt toujours riant.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit; il ſe tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vue, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire: de mon côté j'étois fort attentive à l'obſerver pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien

combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique* qui m'ont tant causé d'embarras & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes, il les baisa même au visage (ce que je n'avois pas encore

core vû) : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main , les autres le tiroient par son habit , & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes , je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses , leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité ; & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu , mon cher Aza , malgré leurs imperfections , si tu étois

étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs.



LETTRE

LETTRE DOUZIÈME.

J'Ai paſſé bien du tems, mon cher Aza, ſans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choſes extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loiſir pour eſſayer de t'en inſtruire.

Le lendemain de ma viſite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'uſage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé ſur moi à ſa fantaiſie, elle me fit approcher de cette ingénieuſe machine qui double

ble les objets : Quoique je dûsse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* & se remit à sa place sans s'en apper-

 cevoir ;

cevoir ; les yeux attachés ſur moi ; il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſçavoir la raiſon.

Cependant afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crûs ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité

agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non* . . . , ... *le reſpect* . . . . *ſa vertu* . . . . & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état, ne doutant pas que je lui euſſe cauſé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, & je n'oſai plus lui rien dire: j'étois dans

 le

le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui ni me servir des signes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que

nous

nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eus-je paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité ; mais nous y fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *China* & moi ; ce petit endroit eſt agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment, mais il n'y

a pas aſſez d'eſpace pour y marcher.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô, mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays) je ſentis cette machine ou cabane (je ne ſçais comment la nommer) je la ſentis ſe mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flotante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me raſſura en me faiſant regarder par une des fenêtres ; je vis (non ſans une ſurpriſe extrême) que cette machine ſuſpendue

due assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* * d'une espéce qui nous est inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maitresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés

* Nom générique des bêtes.

més dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avouë, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'univers; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à des regards attentifs emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverſe.

Les

Les yeux ſans ſe fatiguer parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à ſa vue que celles du monde entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées tranſparentes aſſemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſentent de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumiere, dont

dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes.

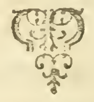
Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante pour me laiſſer contempler à loiſir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza! ſi les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un raviſſement involontaire, celles des forêts nous y ramenent par un attrait intérieur, incompréhenſible, dont la ſeule nature a le ſecret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage.

On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénétre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O, mon cher Aza ! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs ! Que j'ai deſiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres

tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que tous ceuxdes beautés de l'univers.



LETTRE TREIZIÉME.

ME voici, enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville; mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes; elle me paroît un univers plûtôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner

donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trou-

trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embraſſa auſſibien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joye éclatoit ſur ſon viſage ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville

l'embraſſa la derniere ; mais avec une tendreſſe ſi naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit !

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect *, je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſévéres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin ;

* Les filles, quoique du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſimes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié: j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes deſirs, je prononçai tout ce que je ſçavois de ſa Langue.

Elle en ſourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plai-

ſir dans cette eſpéce d'entretien ; quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de là, une vieille femme d'une phiſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malhenreux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux à paſſer.

J'atten-

J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſentérent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde,

je déplorois amerement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer *ma China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut *un bien eſſentiel*; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien prétieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine: je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pû m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pû y répondre; ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

Je crûs qu'au moins, je verrois Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté *sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin.* Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes ; quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jetta sur mon lit, & par mille caresses elle sembloit vouloir

réparer

réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frère aîné, & l'autre jeune femme ſon épouſe.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique ;* la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems, deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi, c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joye,

c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je dévelope mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.



LETTRE

LETTRE QUATORZIÈME.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui ſe change & ſe renouvelle à rout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées ; mais ſi je

perds pour quelques inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vû des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore

core aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit, en jettant les yeux ſur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la li-

berté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*; * je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître
que

* Prince du Sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

que j'étois mieux inſtruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plûtôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens, que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débaraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les mœurs de ce pays me rendent reſpectables celles des enfans du

Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vue, cheres délices de mon ame, & je le penſerai toute ma vie. Toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.



LETTRE

LETTRE QUINZIÉME.

PLUS je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette Nation, eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leurs égards, si des

des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne ſoit bon tributaire. *

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde : tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable.

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore, mais n'étant point à notre ufage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiffent t'en donner l'idée.

Je te garde foigneufement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaifir que j'aurai de ta furprife, lorfque tu les verras, c'eft qu'affurément ils font à toi. Si le *Cacique* n'étoit foumis à ton obéiffance, me payeroit-il un tribut qu'il fçait n'être dû qu'à ton rang fuprême? Les refpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penfer que ma naiffance lui étoit connue. Les préfens dont il m'honore me perfuadent fans aucun doute, qu'il

n'ignore

n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella* *.

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mère de Déterville) ne ſoit auſſi

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

auſſi aimable que celle de ſes enfans.
Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe ; Et par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle éxige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable ; la contrainte régne par tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frère me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans

ma

ma chambre, c'eſt le ſeul tems où nous joüiſſons en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe guères à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entière.



LETTRE SEIZIÉME.

IL me reſte ſi peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoûtien de ma vie, rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux

principaux uſages de cette nation ſinguliere pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir éxécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'éxécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode de donner une ſorte d'é-

xiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*; ces figures ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroiables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre; cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je

ſavois

ſavois qu'une autre voye pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſingulière étude. Je voudrois vivre ſeule : tout ce que je vois me déplaît, & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame* me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent, elles ont toujours les mêmes manières, & je crois qu'elles diſent

toujours les mêmes chofes. Les apparences font plus variées dans les hommes. Quelques - uns ont l'air de penfer ; mais en général je foupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît fon caractère dominant.

Si les démonftrations de zèle & d'empreffement, dont on décore ici les moindres devoirs de la fociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euffent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela fe peut-il penfer ?

S'ils avoient autant de férénité dans l'ame que fur le vifage, fi le penchant à la joye, que je remarque

que dans toutes leurs actions ; étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus ;* mais ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertuenx, je crois qu'ici on ne célébre que les inſenſés & les méchans. Ceux qui les repréſentent, crient & s'agitent comme des

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpeces de Comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

des furieux ; j'en ai vû un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire ; mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette pensée me vient sans la chercher, si elle étoit juste ;

juſte , que je plaindrois cette nation ! La nôtre plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.



LETTRE

LETTRE DIX-SEPTIÉME.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractère.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de

femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine ; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les differentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux be-

ſoins & aux plaiſirs de ſes créatures leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent

tent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gay, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna

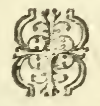
la tête languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir ; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir quand le frère & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû ; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit

poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité

pidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre!



LETTRE DIX-HUITIÈME.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de ſon cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter ? Je ne vivois que dans l'avenir, le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprêtes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent

m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non ſeulement ſous une Domination Etrangére, éloignée de ton Empire par une diſtance ſi prodigieuſe, que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pû faire? Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi ſeulement tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta générosité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent

vent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.



LETTRE DIX-NEUVIÉME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon ſouvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les

expreſſions

expreſſions de ma tendreſſe ; la vivacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis long tems ſi peu intéreſſantes , & ſi peu uniformes , qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois* , il eſt allé faire la Guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit

tit, j'ignorois encore l'ufage de fa langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en fe féparant de fa fœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verfai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus folide efpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de perfonne.

Je ne tardai pas à reffentir les effets de cette abfence. Madame fa mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'a-

voit tant retenue dans sa chambre; que par je ne sçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance & du pouvoir qu'elle a sur moi) me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore. La vie que l'on y mene est si uniforme, qu'elle ne peut produire que des événemens peu considérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités. Le

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, éxige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon, du moins leur diſcours le fait-il penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés, aſſez près l'un de l'autre, pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'eſt ce qu'on appelle des Parloirs.

C'eſt à la faveur d'un de cette

commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation maladroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du Spectacle, où l'on chante, eſt ſon Amant, comme

comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus ri che.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé

des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on éxige d'elle ; ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends ; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écoute ſans ennui, je la plains ſans effort, je la conſole avec amitié ; & ſi ma tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne,

me

me fait chercher à foulager l'oppreffion de mon cœur, en prononçant feulement ton nom, l'impatience & le mépris fe peignent fur fon vifage, elle me contefte ton efprit, tes vertus, & jufqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui fçai point d'autre nom, celui-là a paru plaifant, on le lui a laiffé) ma China, qui fembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occafions, fe donne la hardieffe de m'exhorter à ne plus penfer à toi, ou fi je lui impofe filence, elle fort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tirannique met le comble à mes maux. Il ne me

refte

reste que la seule & penible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vêcu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie, j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine ; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE

LETTRE VINGTIÈME.

JUſqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit; cependant elles ne ſont guéres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconſéquent de cette nation pouvoit ſeul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement oppoſé à celui du tien, ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que le *Capa-inca* eſt obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes peuples, en Europe

rope les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs ſujets ; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins malſatisfaits.

Les malheurs des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne ſoutient ſon état que par ce qu'on appelle commerce, ou induſtrie, la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres, elle eſt ſi bornée, qu'à peine ces malheureux ont-

tont-ils suffisamment pour s'y empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, & par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation insensée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état: ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit

autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais hélas! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même! je n'ai ni or, ni terres, ni adreſſe, je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O ciel! dans quelle claſſe dois-je me ranger?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe

commiſe me ſoit étranger, quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me ſeroit inſuportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croiois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs

paroles ; leurs vertus , mon cher Aza , n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croiois d'or, n'en ont que la ſuperficie , leur véritable ſubſtance eſt de bois ; de même ce qu'ils appellent politeſſe a tous les dehors de la vertu , & cache légèrement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention , on en découvre auſſi aiſément l'artifice que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livre* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent , ils me ſont fort utiles , j'en tire des notions , Céline

m'explique

m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe

aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire ; à peine avoit-elle penſé que les Livres fuſſent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas ! le pourrai-je jamais ?



LETTRE VINGT-UNIÉME.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cuſipata* que l'on nomme ici *Religieux*, inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, ſçavant comme un *Amatas*, il ſçait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer ; je le ferois volontiers, ſi j'étois bien aſſurée qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origne & des

principes

principes de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon ſens, que l'hiſtoire de *Mancocapa* & du marais *Tiſicaca*, * ainſi je les adopterois de même, ſi le *Cuſipata* n'eût indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens : mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cozco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux Villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner

donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois ; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſipata* avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement que Déterville par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce

qu'il

qu'il voudroit, & qu'ayant un Oncle tout puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour (qu'il m'aſſura être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on

on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'apprit auſſi comment le hazard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événe-

mens

mens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines, j'attens le reſte du retour de Déterville ; il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa générofité. S'il me rend à toi, Quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !



LETTRE VINGT-DEUX.

J'Avois compté, mon cher Azi, me faire un ami du Savant *Cusipata*, mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui, dans la premiere ; nous sommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux & sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse & de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'Esprit tranquile sur les intérêt de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hom-

mes

mes merveilleux qui ſont des Livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde , de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſçais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions , mais il ſourit à chacune , & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés , qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet , dois-je croire que des gens qui connoiſſent & qui peignent ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu , n'en ayent pas plus

plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins ? Croirai-je que l'intérêt soit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne sont récompensées que par des railleries ou par de l'argent ?

Pouvois-je me persuader que chez une nation si fastueuse, des hommes, sans contredit au-dessus des autres, par les lumières de leur esprit, fussent réduits à la triste nécessité de vendre leurs pensées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre ?

La fausseté, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins sous le masque transparent de la plaisan-

terie, que ſous le voile épais de la ſéduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire à cet égard, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage, mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convainquans, que je ne trouvai que ma tendreſſe pout toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui

toutes

toutes insipides qu'elles étoient, ne laissérent pas de m'offenser ; je m'efforçai de le convaincre de la vérité, mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses paroles devinrent sévères ; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois

de t'aimer toujours, & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſçais comment on pourroit obéir à quelques-uns de ſes préceptes ſans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien ; elle approuve la reconnoiſſance, & elle preſcrit l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes peres,

je

je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possede que ma tendresse, on veut que je te la ravisse, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah mon cher Aza! je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je le serai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.



LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint miſtérieuſement l'appeller, il n'y avoit pas longtems qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus :

Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir, je lui dois de l'eſtime & de l'amitié ; ces ſentimens ſont preſque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances ; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore françois lorſque Déterville partit ; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ? combien d'éclairciſſemens à lui demander, combien

bien de reconnoiſſances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce tems-là Déterville changeoit de viſage ; une triſteſſe que j'y avois remarquée en entrant, ſe diſſipoit ; la joie prenoit ſa place, je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout ! cependant ma ſincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même-tems que j'étois entrée, peut-être

ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre : je ne ſçais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue, A quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux

yeux que dans vos diſcours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma ſœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne ſçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner ; mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même ſi je croiois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit à l'avidité de ſes regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; hélas! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez? ne vous trompez-vous pas vous-même? votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis

que je vous connois, si je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sçais. Mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables *Je vous aime*. Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles) ces mots doivent, je

crois,

crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous ; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la verité ? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour . . . .
Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jet-

ter au ciel des regards remplis de douleur) j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je ? vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le hazard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légère que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient préſenté l'objet que mon

imagination m'avoit ſi ſouvent composé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration ? Que ne m'en a-t-il pas couté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation. Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je (penetrée de la douleur ſincère dont je le voyois accablé) hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me feroit pas moins affreux.

Eh bien , Zilia , me dit-il , ſi ma vie vous eſt chere , ordonnez donc que je vive ? Que faut - il faire ? lui dis-je. M'aimer , répondit-il , comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même , lui répliquai - je , & je l'aimerai juſqu'à la mort : je ne ſçais , ajoutai-je , ſi vos Loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere , mais nos uſages & mon cœur nous le défendent. Contentez - vous des ſentimens que

que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'eſt chère, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il ! Ah Zilia ! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que

la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un sang froid affecté) les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant, vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flateriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obstacles invincibles vous séparent.

Ces

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah! c'en est trop, s'écria-t-il, en se levant brusquement : oui,

s'il eſt poſſible. Je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachez ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui

s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frère. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer ; je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frère, ſes dernieres paroles auxquelles je voudrois &

je n'ose donner un ſens favorable ; livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt écrite, & les caracteres ne ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre ; tu ne ſçais pas même ſi j'éxiſte ; ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza ; ne le ſçauras-tu jamais !

LETTRE

LETTRE VINGT-QUATRE.

JE pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoi-

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère l'indispose contre moi, elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrarieté & de peine de la part du frère & de

fa fœur, je ne fuis pas infenfible aux événemens qui changent leurs deftinées.

Madame Déterville eft morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti fon caractère, elle a donné tout fon bien à fon fils aîné. On efpére que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuftice. Déterville défintéreffé par lui-même, fe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreffion. Il femble que fon malheur redouble fon amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit foir & matin; fes Lettres font remplies de fi tendres plaintes contre moi, de fi vives inquiétudes fur ma fanté,

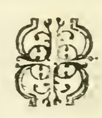
que

que quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lûes; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'ils étoit instruit des reproches sanglants dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même: aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun

remords ne la troubloit ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !



LETTRE

LETTRE VINGT-CINQ.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! j'ai réſiſté long-tems aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite ; je me repentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant,

blant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleurs. Eſt-ce trop éxiger, qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et ſans me donner le tems de répondre, Voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt

l'excès de mon amour, & tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré!

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier? Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échaper, les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens

de

de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'éxiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je

Je fus quelques momens embaraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloi-

gnant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.....

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point preparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'aurois preparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe, vous

déchirez

déchirez ſans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'eſt vous, lui dis-je (effrayée de ſa réſolution) c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous ;

laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole & me dit avec une espéce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice, mais renonce-t-on de sang froid à la vue de tant de charmes! Vous le voulez, vous serez obéie.

Quel

Quel ſacrifice, ô ciel ! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza, ſentir tout ſon bonheur ! En même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette prétieuſe Lettre quelques gages de ta tendreſſe ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même

me impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglement tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ! bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne; que

que quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je éxaminé cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage qui m'ont décidée en secret, sur le parti que je prends; & ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu

sçavoir

ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos *.

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte ! tu ſçais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut être vaincue que par la néceſſité ; mais pourrois-je

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les Voyageurs ſans aucuns frais.

pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ! Je n'ai pu m'y resoudre, mon cher Aza, cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici avec une générosité qui me pénétre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passé, pendant que Déterville écrivoit ! Quel

Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'hor-

reur

reur ; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincerité en ſoit bannie ; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en

d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes sentimens ne seront chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres ; il m'a assurée que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai.

Comment

Comment ſupporterois - je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur!



LETTRE

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je sçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est retar-

dé

dé que par les aprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpéces; elle

V est

eſt accourue dans ma chambre ; m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir ; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeux baignés de larmes) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je

ne

ne le ſuis ? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus moderé, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez appris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous sommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse, il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit.

Oui,

Oui, m'a-t-elle répondu en souriant, mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaïeté s'eſt rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la maiſon Religieuſe pour demeurer dans la

ſienne ;

tienne ; mais si j'en suis crue . . .

. . . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croiois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne splendeur, je n'y comptois plus, je n'y pensois même pas, j'en suis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poserent à terre & se retirerent ; je pensai que ce pouvoit être

être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant des clefs: ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher, c'est de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inséparablement à ton idée, ne me laissa point le moindre doute; j'ouvris avec précipitation, & ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse & de joie, de plaisir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos

Autels;

Autel ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon yvresse, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchifrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DETERVILLE.

» Ces tréſors ſont à vous, » belle Zilia, puiſque je les ai » trouvés ſur le Vaiſſeau qui vous » portoit. Quelques diſcuſſions » arrivées entre les gens de l'E- » quipage m'ont empêché juſ- » qu'ici d'en diſpoſer librement. » Je voulois vous les préſenter » moi-même, mais les inquiétu- » des que vous avez témoignées ce » matin à ma ſœur, ne me laiſ- » ſent plus le choix du moment. » Je ne ſçaurois trop tôt diſſiper » vos craintes, je préférerai toute » ma vie votre ſatisfaction à la » mienne.

Je l'avoue en rougiſſant, mon

 cher

cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lévres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que

* boiſſon des Indiens.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ; rappellez votre équité ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générofité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui

dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles

les des nations vaincues * par tes ancêtres, & une petite Statue ** qui repréſentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en ſouriant, ſans une Lettre

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſt. des Incas Tom.* 1. *pag.* 350.

** Les Incas ornoient leurs maiſons de Statues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

Lettre de votre part, les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour rien refuser, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance, & lorsque Céline fut sortie, je distribuai des petits présens à sa *China*, & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or * que l'on conservoit

* Les Incas ne s'assoyent que sur des siéges d'or massif.

ſervoit dans le Temple pour le jour des viſites *du Capa-Inca* ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux répandus avec ſimétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui ſera jamais la vie de ma vie.

* On a déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maiſons Royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE

LETTRE VINGT-HUIT.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les instances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous sommes depuis trois jours à la campagne, où son mariage fut célébré en y arrivant.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornemens de ma solitude; hélas! à peine ai-je eu le tems d'en jouir, & je ne vois rien ici qui puisse me dédommager.

Loin que la joie & les plaisirs dont tout le monde paroît enyvré, me dissipent & m'amusent, ils me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou tout au moins à penser à toi.

Les divertissemens de ce pays me paroissent aussi peu naturels, aussi affectés que les mœurs. Ils consistent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auxquels l'ame paroît ne prendre aucune part : dans des jeux insipides dont l'or fait tout le plaisir, ou bien dans une conversation si frivole & si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux

qu'à

qu'à l'entretien d'une aſſemblée d'Etres penſans.

Les jeunes hommes, qui ſont ici en grand nombre, ſe ſont d'abord empreſſés à me ſuivre juſqu'à ne paroître occupés que de moi; mais ſoit que la froideur de ma converſation les ait ennuiés, ou que mon peu de goût pour leurs agrémens les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu que deux jours pour les déterminer à m'oublier, bientôt ils m'ont délivrée de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte ſi naturellement aux extrêmes, que Déterville, quoiqu'exempt d'une grande partie des

défauts de ſa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promeſſe qu'il m'a faite de ne me plus parler de ſes ſentimens, il évite avec une attention marquée de ſe rencontrer auprès de moi : obligés de nous voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

A la triſteſſe qui le domine au milieu de la joie publique, il m'eſt aiſé de deviner qu'il ſe fait violence : peut-être je devrois lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur ton départ d'Eſpagne, ſur ton arrivée ici ; enfin ſur des ſujets ſi intéreſſans, que je ne puis lui pardonner de

me fuir. Je ſens un deſir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ſes plaintes & ſes regrets, me retient.

Céline toute occupée de ſon nouvel Epoux, ne m'eſt d'aucun ſecours, le reſte de la compagnie ne m'eſt point agréable ; ainſi, ſeule au milieu d'une aſſemblée tumultueuſe, je n'ai d'amuſement que mes penſées, elles ſont toutes à toi, mon cher Aza ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.



LETTRE VINGT-NEUF.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire: jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux, tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation appro-

chante

chante du mépris. Honteuſe de trouver des ſentimens ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'étois enſevelie dans une rêverie ſi profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'euſſe apperçu.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur.

leur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche ; par pitié pour moi je me ſuis approché, j'ai vû couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéïrai. Le pourrez-vous, Zilia ? vous ſuis-je odieux ? Non, lui dis-je, au-contraire, aſſeyez-vous, je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance ; je

ne

ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit, je veux ..... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flateuſe pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer! m'écriai-je: ah, Déterville! combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai ſenti moins de répugnance à

dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent desirer dès-lors de gagner votre amitié, à mesure que j'ai démêlé votre caractére. Je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puisque ma reconnoissance vous blesse) comment aurois-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous cherir ! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout

tout me plaît en vous; l'amitié a des yeux aussi-bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence, je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

Votre raison ne paroit plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens, ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de

regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarrassent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte !

Puissante Zilia, continua-t-il ; quel

quel pouvoir eſt le vôtre ! n'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore me vaincre ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éléve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre ? reprit-il douloureuſement ; n'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amére de mon cœur, je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! ah ! du moins n'oubliez pas . . . .

Les ſanglots étoufférent ſa voix, il

il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage, j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ?

les ? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur ! dans quel honteux abaiſſement je me plonge ! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bien-tôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit

loit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne. Enfin (oserois-je le prononcer) que tu ne fus infidéle.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances, tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légereté avec laquelle tu avois changé de Religion, resterent profondément gravées dans mon esprit.

Pour la premiere fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible,

pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur ; Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus, ah ! que ma mort nous sépare plutôt que ton inconstance.

Non, c'est le désespoir qui a suggeré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble & son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin se tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta désespéré.

Hélas ! l'étois-je moins que lui ? Quels tourmens n'ai-je point

ſoufferts avant de retrouver le repos de mon cœur ? Eſt-il encore bien affermi ? Aza ! je t'aime ſi tendrement ! pourrois-tu m'oublier ?



LETTRE

LETTRE TRENTIÉME.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée ! Le tems a diſſipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a preſque entierement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être

en quelque façon féparée de lui.

Nous fommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maifon de fon mari, affez éloignée de celle de fon frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient fouvent y manger ; mais nous menons une vie fi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loifir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajuftement, & le refte à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auffi infructueufes qu'elles font fatiguantes ; fi la derniere

ne

ne me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particulierement des uſages de ce pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la langue, je ne pouvois juger que ſur les dehors; peu inſtruite dans la maiſon religieuſe, je ne l'ai guère été davantage à la campagne, où je n'ai vû qu'une ſociété particuliere, dont j'étois trop ennuiée pour l'éxaminer. Ce n'eſt qu'ici, où répandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible pour y ren-

dre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été longtems ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines, pour acquerir cet hommage ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant

nant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractère de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins qu'ils ſoient abſens.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore alteré l'ancien uſage de dire librement tout le mal que l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules

& jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans borne. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçû avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans, je serois plus injuste qu'eux si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû qui écoutât sans attendrissement l'histoire que l'on m'oblige

souvent

ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux: l'exemple & la coutume ſont les tirans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel eſt ridicule par état qui ſeroit un modèle de perfections s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'impar-

qu'imparfaitement ce qu'il sont. Ainsi que leurs jouets de l'enfance, ridicules institutions des êtres pensans, ils n'ont, comme eux, qu'une ressemblance ébauchée avec leurs modèles ; du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile & la vertu pour principe.

LETTRE

LETTRE TRENTE-UNE.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractère léger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumières qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes.

mes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même-temps ils les méprisent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvriroit de honte & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt

tu

tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre genie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre, nos Loix y sont conformes. * Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les loix ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction

* Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

féduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour fe dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un refpect purement imaginaire, toujours fuivi de la plus mordante fatyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la cenfure habituelle de la nation tomboit principalement fur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne fe méprifoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la caufe dans leurs bonnes qualités, lorfqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maifons où nous fommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme

homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon, que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques diſcours contre lui ; ou à ſe bannir de la ſociété s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans

remords

remords ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus; ou retiré dans un desert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi : mais les lâches n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie sont les premiers sentimens que l'on inspire aux hommes, la timidité, la douceur & la patience, sont les seules vertus que l'on cultive

cultive dans les femmes : comment ne seroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une nation d'ailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la naive simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu ; & moi celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modéle, en le surpassant même s'il est possible, en méritant un respect fondé sur le mérite & non pas sur un frivole usage.

LETTRE TRENTE-DEUX.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses

ſes amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maiſon de campagne dont la ſituation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez? J'entrai volontiers dans la plaisanterie; je repris le ton sérieux pour copier les complimens que j'avois entendu faire en pareil cas, & l'on trouva que je m'en acquittai assez bien.

Après s'être amusée quelque tems de ce badinage, Céline me dit: tant de politesse suffiroit à Paris pour nous bien recevoir; mais, Madame, il faut quelque

chose

chose de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner?

Ah! sur cet article, lui dis-je, je n'en sçais pas assez pour vous satisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne s'en soit trop rapportée à mes soins. Je sçais un remede à cela, répondit Céline, si vous voulez seulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'est pas si difficile que vous le pensez, de bien régaler ses amies; vous me rassurez, lui dis-je, allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une

une écritoire & du papier, déja écrit; il me le présenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous aſſis qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres

nieres de ses sentimens pour moi ; mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord nous résolumes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art & la simétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inspirent naturellement les

beautés naturelles, quand à travers les arbres, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand baſſin

baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la Contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maitreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue ; il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquita de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges

que je méritois ſi peu ; d'ailleurs tout ce qui ſe paſſoit, avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire (ce que néanmoins) je trouvois incroiable : cette penſée en produiſit une infinité d'autres : mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole : ſi ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle ne l'étoit guères pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché ; il fit un ſigne à ſa ſœur, elle ſe leva après avoir donné quelques piéces d'or aux païſans & aux jeunes filles, en leur diſant

disant (que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux) elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le tems : à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta & me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le serez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah Céline ! vous poussez trop loin l'ou-

trage, ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement, ſi mon frère avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuieuſes formalités, dont il s'eſt chargé, il ne vous eût reſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort? ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout événement) une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſurée une vie indépendante? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de

de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jettant dans ſes bras. Je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma reconnoiſſance ; il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois de te conſacrer cette charmante demeure ; la multitude de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe ; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes re-

trouver ſon frère & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions ; je lui tendis la main, il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente ; jen fus attendrie juſqu'à en verſer auſſi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous, à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie ; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon pour

en

en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la simétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une yvresse de joie, qui ne me permettoit pas de rien examiner; le seul endroit où je m'arrêtai,

fut dans une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable; j'étois dans un tel enchantement, que je croiois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lûs. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Nous cherchâmes à l'employer, mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir, confondue avec art dans les lambris; il étoit impossible de la découvrir sans en savoir le secret.

Je

Je l'ouvris avec précipitation ; & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinnées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontées à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laiſſés dans la maiſon Religieuſe, ſoutenus par des Pira-

mides

mides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude : & des meubles commodes assortis aux peintures la rendoient délicieuse.

En éxaminant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçus que la chaise d'or y manquoit : quoique je me gardasse bien d'en parler, Déterville me devina ; il saisit ce moment pour s'expliquer : vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il, par un pouvoir magique la chaise de l'*Inca*, s'est transformée

en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret, mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une caſſette remplie de piéces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſçavez, continua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admiration que me cauſoient des ſoins

ſi

ſi prévenans ; quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pûs m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frère & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous

ne mourrez aſſurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil (c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet.) J'eus enfin la liberté de parler, j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frère & de la ſœur !

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du ſoupé encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi ;

moi ; je badinois ſur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi , pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à meſure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans ſa mélancolie , & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient ſi promptement un air ſerein , que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pûs l'obtenir ; nous ſommes revenus cette nuit , en

nous

nous promettant de retourner inceſſamment dans mon Palais enchanté.

O, mon cher Aza, quelle ſera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!



LETTRE

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer longtems.

Déterville

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine, tu logeras

ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains: je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce

que je puis faire; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entierement en moi-même : ainsi quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à écrire, il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? encore un moment, & je te verrai;

mais ce moment n'exiſte point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe! Hélas! tu l'as vue toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir! Aza, cher Aza! que ce nom eſt doux! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu m'entendras, tu voleras à ma voix: les plus tendres expreſſions de mon cœur feront la récompenſe de ton empreſſement .... On m'interrompt, ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE

LETTRE TRENTE-QUATRE.

Au Chevalier Déterville,

A Malthe.

AVez-vous pû, Monsieur, prévoir sans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre desespoir & à votre absence ? comblée il y a deux jours

jours des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine! mais n'eſperez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne nous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt

cher ;

cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienſaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ! je romprois une ſi tendre union ! je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore de vos bontés ! non ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement

que je reçois de Céline ; au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi vous n'y revenez. Que vous êtes aveugle, Déterville !

Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues ? vous vouliez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

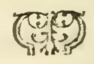
Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans

cette

cette entrevue, que vous avez cru ſi redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'eſt plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a intetrompu le plus doux épanchement de mon ame, la curioſité offenſante, qui l'arrache à mes tranſports, pour viſiter les raretés de Paris: tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne ſerez-vous pas longtems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent;

elle eſt le ſeul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines ? La généroſité, juſqu'ici la plus forte de vos paſſions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foibleſſe ſeroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, ſi vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE

LETTRE TRENTE-CINQ.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

à Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monſieur, je ſerois la plus humiliée ; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir ? Mais hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma pa-

trie que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidéle.

Aza infidéle ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame.... mon ſang ſe glace.... un torrent de larmes......

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de

ſes

ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit mabandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache (ſans corrompre mon cœur par ſes principes) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuser une sorte de vénération à des Loix qui me tuent; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus; ah ! malheureuse.......

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole; prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens; que pour

me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'ôter la vie.

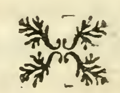
Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime ......

Vous ſçaviez mon malheur, pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laiſſâtes-vous entrevoir que des ſoupçons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma Rivale, je ſerois à préſent.....

O Dieux, ſauvez-moi cette horrible image !.....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? ſuis-je digne de votre pitié ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.



LETTRE

LETTRE TRENTE-SIX.

Au Chevalier Déterville,

à Malthe.

Puisque vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai longtems ignoré ma propre exiſtence ; j'avois oublié juſ-

qu'à

qu'à mon malheur. Ah , Dieux! pourquoi en me rappellant à la vie m'a-t-on rappellée à ce funeſte ſouvenir !

Il eſt parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe , il m'abandonne, l'honneur l'y condamne; eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne !

Heureuſe Françoiſe , on vous trahit ; mais vous jouïſſez longtems d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue.

Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds, barbare Aza, tu les as vûs baignés de mes larmes, & ta fuite....... Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse ..... Il ne seroit pas parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale

tale vous a éloigné de moi ? Vous m'euſſiez ſecourue ; ce que n'a pû faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon capable de perſuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux ! déja arrivé en Eſpagne au comble de ſes vœux..... Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux, douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAſſurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fuſſent en ſureté, & que moins agitée, je ne puſſe calmer vos inquiétudes. Je vis ; le deſtin le veut, je me ſoumets à ſes loix.

Les ſoins de votre aimable ſœur m'ont rendu la ſanté, quelques retours de raiſon l'ont ſoutenue. La certitude que mon malheur eſt ſans remède a fait le reſte. Je ſçais qu'Aza eſt arrivé en Eſpagne, que ſon crime eſt conſommé ; ma douleur n'eſt pas éteinte, mais

mais la cauſe n'eſt plus digne de mes regrets ; s'il en reſte dans mon cœur, ils ne ſont dus qu'aux peines que je vous ai cauſées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raiſon.

Hélas ! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance, que peut-elle ſur une ame déſolée ? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous ; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante

cablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siége sur lequel il s'assit, la place

ce où il m'annonça mon malheur ; où il me rendit mes Lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former ; tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord

bord avec effort, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relache à ma tristesse.

L'avouerai-je, les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter: de bonne foi avec moi-même je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cedant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violens.

Peut-être la fastueuse décence

de votre nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y regnera-t-elle ſans partage & ſans retour ?

LETTRE TRENTE-HUIT
& derniere.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

à Paris.

JE reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres,

après m'avoir donné lieu d'esperer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles

les sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens sont à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y

serai

ſerai fidelle ; vous jouïrez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité ; l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza ; le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer ; & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance ſçait auſſi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouïrez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline en nous partageant ſa tendreſſe répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſteroit-il à deſirer ?

Vous craignez en vain que la

ſolitude

ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuſe que par l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſçaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence?

Le plaiſir d'être; ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette penſée ſi douce,

douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis, je vis, j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame., & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentimens tumultueux deſtructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables, venez en jouir avec moi, vons trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

LETTRES
D'AZA
OU
D'UN PERUVIEN.

LETTRES
D'AZA
OU
D'UN PÉRUVIEN.

Conclusion des Lettres Péruviennes.

par mr de la marche-Courmont

M. DCC. XLIX.

AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait ſouvenir que j'avois vû en Eſpagne il y a quelques années, un recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Hiſtoire m'a paru depuis avoir beaucoup de raport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuſcrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, traduites en Eſpa-

gnol. C'eſt ſans doute à *Kanhuiſcap*, ami d'Aza, à qui la plûpart de ces Lettres ſont adreſſées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vû, avec joie, s'effacer de mon eſprit les idées odieuſes que Zilia m'avoit donné d'un Prince plus malheureux qu'inconſtant. Je crois qu'on

goûtera le même plaiſir. On en reſſent toujours à voir juſtifier la vertu.

Bien des gens feront Peut-être un crime à Aza d'avoir peint, ſous le nom de Mœurs Eſpagnols, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françaiſe. Quelque ſenſé que paroiſſe ce reproche, il ſera bientôt détruit, lorſqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglais & un Français ſont Compatriotes à Pé-

kin. Je n'oſe me flatter d'avoir rendu la Nobleſſe des images, la force & l'expreſſion des penſées, que j'ai trouvé dans l'Original Eſpagnol : je m'en prends à notre Langue & au ſort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi, nous pourrons avoir raiſon tous les deux.



LETTRES D'AZA A ZILIA.

PREMIERE LETTRE.

QUE tes larmes se dissipent comme la rosée à la vûe du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs tombent à tes pieds & te peignent

gnent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon amour plus ardent que l'aſtre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes ceſſent, Aza reſpire encore ! c'eſt t'aſſurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* (a) ne ſont point accomplies. Je ſuis encore ſur le thrône auguſte de *Manco-Capac*; & Zilia n'eſt point

(a) Incas qui avoit prédit la deſtruction de l'Empire par les Eſpagnols.

point à mes côtés. Je regne, & tu portes des fers.

Raſſures-toi, tendre objet de mon ardeur ; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interprêtes de nos ſentimens, ces nœuds, dont je bénis l'uſage, & dont j'envie le ſort, te verront libre. Du fond de ton affreuſe priſon, tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe, qui échappée aux ſerres du vautour, vient jouir de ſon bonheur auprès de ſa fidelle compagne : je te verrai dépoſer dans mon cœur, encore ému de crainte, tes douleurs paſſées, ta tendreſſe, & mon bonheur. Quelle

joie ! quels transports ! de pouvoir effacer tes malheurs. Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre, & les mains mêmes, qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter sur le Thrône.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur ? pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus ? N'est-ce point abuser des présens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier son infortune, c'est presque la mériter. Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir souffert justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais

se revoir. Quel nouvel éclairciſſement puis-je te donner ſur mon ſort? J'irois te peindre le paſſé, quand je ne puis t'exprimer les ſentimens qui m'agitent en ce moment...Mais que dis-je? tu le veux, Zilia.

Rappelles-toi, ſi tu le peux ſans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégreſſe fut l'aurore.

Le Soleil plus brillant répandoit ſur mon viſage les mêmes rayons dont il éclairoit le tien. Les tranſports de la joie, les flâmes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la divinité même dont elle eſt émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient

pris dans les tiens, & brilloient de mille désirs. Retenu par la décence des cérémonies, je marchois au Temple, mon cœur y voloit. Déja je t'y voyois plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la rose nouvelle, accuser de lenteur nos *Cucipatas* (*a*), te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparoit encore.... quand tout à coup, ô souvenir horrible! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer Yllapa. (*b*) Je l'implore pour

(*a*) Prêtres du Soleil.

(*b*) Le Tonnerre.

pour toi. Ses coups redoublent ; ſe rallentiſſent, ils ceſſent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! Quel ſpectacle ! Enveloppé dans un nuage de ſoufre, environné de flâmes & de ſang : dans une affreuſe obſcurité, mes yeux n'apperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint, & ce cœur éperdu. J'entens encore le coup qui t'a frapé. Je te vois pâle, défigurée, le ſein ſouillé de ſang & de pouſſiere : un feu cruel te dévore.

Les nuages ſe diſſipent, l'obſcurité ceſſe ; le croiras-tu, Zilia ? Ce n'étoit point *Yllapa*. Les

Dieux ne ſont pas ſi cruels. Des barbares, uſurpateurs de leur puiſſance, nous en faiſoient ſentir tout le poids. A leur vue odieuſe je me lance au milieu d'eux. L'Amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverſe tout. Je ſuis prêt de t'atteindre : mais tu paſſes la porte ſacrée. On t'entraîne, tu diſparois, la douleur me dévore, le déſeſpoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élance, on ſe jette ſur moi. Les coups que j'ai portés ont détruit juſqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe ſur les

corps outragés de mes ancêtres. (*a*) Là, mon ſang & mes larmes ſe mêlent à leur ignominie, aux corps expirans de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête, & que tes mains avoient tiſſues. Un froid mortel s'empare de mes ſens. Mes yeux troublés s'affoibliſſent, ſe ferment. Je ceſſe de vivre, ſans ceſſer de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'eſpoir de te venger, ma chere Zilia, m'ont rendu à la vie. Je me ſuis trouvé

(*a*) Les Péruviens mettoient dans leur Temple les corps embaumés de quelqu'uns de leurs Rois.

dans mon Palais, environné des miens. La fureur a ſuccédé à ma foibleſſe : j'ai pouſſé des cris affreux, les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périſſent, lui ai-je dit, périſſent les impies, ils ont violé nos plus ſacrés aziles. Venez, armez-vous tous; frapons, détruiſons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes tranſports. Mais quand le *Capac-Inca* (*a*) mon pere, averti de ma fureur, m'eut aſſuré que je te reverrois, que tes jours étoient en ſûreté, que nous ſe-
rions

(*a*) Nom générique des Rois du Pérou.

rions l'un à l'autre, quelle joie ; quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir?

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a sçu leurs desseins, les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons, aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque instant leur reconnoissance & leur respect. Ils s'inclinent devant moi, ainsi que nos *Cucipatas* devant

vant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matiere puisse changer ainsi le cœur de l'homme ? & de barbares qu'ils étoient, les rendre les instrumens de ma félicité. Etoit-ce à un métal, à des monstres, à retarder, à faire enfin notre bonheur.

Adorable Zilia ! Lumiere de mon ame ! Que les mots, dont tu te sers pour tetracer le malheur qui nous a séparé, m'ont causé d'agitations ? Je t'ai suivi dans le danger. Ma fureur s'est renouvellée ; mais les assurances de ta tendresse, ainsi qu'un baume salutaire, ont adoucis la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'est égal au bonheur

d'êtr

d'être aimé de toi. Tous mes ſens en ſont troublés. Mon impatience s'accroît, elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia! Zilia! que *Lhuama* (*a*) te prête ſes aîles, que l'éclair le plus vif te porte juſqu'à moi, tandis que mon cœur plus prompt que lui vole au-devant de tes pas.

(*a*) Grand-Aigle du Pérou.



II. LETTRE.

II. LETTRE A ZILIA.

QUOI, Zilia, (a) la terre n'eſt pas anéantie ? Le Soleil nous éclaire encore, & le menſonge, & la trahiſon ſont dans ſon Empire. O Zilia ! Toutes les vertus mêmes ſont bannies de mon cœur éperdu. Le déſeſpoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Eſpagnols, aſſez hardis

(a) Cette Lettre ne lui fut pas remiſe.

hardis pour te donner des fers, mais trop lâches, trop inhumains pour les briser, ont osé me trahir. Malgré leurs promesses, tu ne m'es pas rendue.

Yllapa, qui te retient? Lance tes coups, tournes contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés; qu'une flâme empoisonnée après mille tourmens les réduise en poudre. Monstre cruel! dont le crime ne peut te laver que dans le sang du dernier de ta race. (a) Nation perfide, dont les Villes rasées devroient être semées

(a) Les Péruviens poursuivoient le crime jusques dans les descendans du criminel.

femées de pierres, & arrofées de fang. (a) Quelles horreurs joignez-vous à l'infâmie du parjure.

Déja de fes rayons facrés le Soleil a éclairé deux fois fes enfans, & ma chere Zilia n'eft pas rendue à mon impatience. Ces yeux dans lefquels je devrois fixer ma félicité, font en ce moment inondés de pleurs. C'eft peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laiffent échapper ces traits de flâme qui embraferent mon cœur. Ces mêmes

(a) On détruifoit jufqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels, on y femoit des pierres, & on y verfoit du fang en figne de malédiction.

mêmes bras dans lesquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, sont peut-être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez vils humains, le Soleil m'a remis sa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure, astre vivifiant dont nous tenons nos ames, (*a*) & nos jours ! c'est par tes pures flâmes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaisans s'éloignent de

(*a*) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

de moi pour jamais ? que plongé dans une nuit affreuſe, la conſolante aurore n'annonce plus ton retour ? ſi Aza ne détruit la race criminelle qui oſe ſouiller de menſonges ces lieux ſacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendreſſe, ſéche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverſer tes ennemis, briſer tes fers, les en accabler. Chaque inſtant augmentera ma fureur & leur ſupplice. Déja une joie cruelle ſe fait jour dans mon cœur. Déja je crois me baigner dans le ſang de ces perfides. La rage ſignale mon amour.

Je vais ſurpaſſer leur barbarie. Elle ſera mon guide, je cours la

ſuivre

ſuivre. Zilia, ma chere Zilia; ſois sûre de ma victoire, c'eſt toi que je vais venger.



III. LETTRE,

III. LETTRE.

DE MADRID

A

KANHUISCAP.

QUELLE divinité assez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conserver à ma douleur? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux, on peut goûter quelques charmes: & que, quelque infortuné que l'on soit, on peut contribuer au bonheur des autres; tes mains sont accablées de chaînes, & tu parois soulager les miennes. Ton ame

ame eſt abattue par la douleur, & tu diminue ma triſteſſe.

Etranger, captif, dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma patrie, dont le ſort t'éloigne. Mort pour tout le reſte des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'eſt que pour toi que mon eſprit accablé trouvera des expreſſions, & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réuniſſent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne, ſi l'amour le plus tendre, le plus violent, t'entretient plus ſouvent que l'amitié, la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent conſoler, la violence

lence de l'autre peut avoir des charmes, mais ils le cédent à l'amour.

Ce n'est pas, qu'abattu sous les coups du sort, mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je pensois en Roi : esclave, je n'ai pas les sentimens de mes semblables. Je désire la vengeance sans l'espérer. Je voudrois changer, & ton sort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Vas, meurs, on nous transporte dans un monde nouveau, & malgré mes prieres, on nous sépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoûtumés au crime, pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce

Eſt-ce ainſi qu'il devoit finir ; *Kanhuiſcap*, ce jour où ton courage & le mien, où mon amour, mieux qu'eux encore, devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit, de l'aſtre étincelant qui m'a fait naître, & de ton admiration, où le Soleil, ennemi du parjure, devoit venger ſes fils, les raſſaſier de la chair fumante de ces monſtres (*a*), & les abreuver de leur ſang odieux ?

Eſt-ce

(*a*) Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis, bûvoient leur ſang, & les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire ſucer à l'enfant.

Eſt-ce ainſi que je devois venger les Dieux de Zilia? Zilia! qui, conſumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briſer. Zilia, que d'infâmes raviſſeurs ... ô Dieux! éloignez de moi ces funeſtes images...Que dis-je, *Kanhuiſcap*? Les Dieux même ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia, un élément cruel nous ſépare. Peut-être ſa douleur...nos ennemis...les flots...un trait mortel me perce le cœur. Ami, je ſuccombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains, Zilia...Zilia!

IV. LETTRE.

IV. LETTRE.

A KANHUISCAP.

FIDEL *Anqui*, tes Quipos ont suspendu un instant mes allarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume salutaire que ton amitié répand sur mes maux, succedent toujours des souvenirs affreux. Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses Temples profanés, je vois mon pere courbé sous le poids des chaînes, comme sous celui des ans, ma patrie

désolée. Je n'existe plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît, les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes. Envain le sommeil m'offre le repos ; dans ses bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes sur son visage. Mon nom sembloit échapper de ses lévres mourantes ; je le voyois tracé sur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de sang au milieu de la flâme, du tumulte & des cris, l'arrachoient d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés ;

tés, & sembloient la présenter en triomphe à leur Chef odieux, quand tout-à-coup la mer s'élevant jusqu'aux nûes, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottans, des bois à demi consumés, des feux & des flâmes dévorantes.

Envain je veux dissiper ces tristes idées, elles reviennent toujours se peindre à mon esprit. Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point engloutis. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la

lumiere; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage de la Divinité. Dût-on blâmer ma foiblesse, dût mon ame errer dans les airs, *Kanhuiscap*, mes maux seroient finis. Mais, que dis-je? ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô *Kanhuiscap* ! Apprens, s'il se peut, le sort de Zilia ? Tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entiere, à moi-même.

LETTRE V.

Que les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leur feu le plus doux ! Kanhuiſcap, tu nourris dans mon cœur l'eſpoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Eſpagnols, t'ont déja inſtruit que les premiers vaiſſeaux qu'on attend ſur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu ſçauras le ſort de celle pour qui ſeul je reſpire. Juges avec quelle impatience j'attens que tu m'en inſtruiſe. Je me ſuis peint d'avance

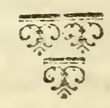
 l'étendue

l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement, parer les Autels de ce Dieu de sa beauté, autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur prétieuse, qui, après l'orage, encore agitée par les vents, reçoit les premiers rayons du Soleil; l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat : de même Zilia paroît plus belle & plus chere à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, même lorsqu'après une longue obscurité, sa lumiere plus vive annonce à nos yeux éblouis

ſa convaleſcence imprévue, & la prolongation de nos jours. Tantôt, je ſuis à ſes pieds. Je reſſens le trouble, l'émotion, le plaiſir, le reſpect, la tendreſſe, tous les ſentimens qui m'agitoient lorſque je jouiſſois de ſa vue; ceux mêmes dont ſon cœur étoit ému, *Kanhuiſcap*, je les éprouve. Que les chaînes de l'illuſion ſont fortes! mais qu'elles ſont aimables! mes maux réels ſont détruits par des plaiſirs apparens. Je vois Zilia heureuſe: mon bonheur eſt certain.

O mon cher *Kanhuiſcap*, ne trompe pas un eſpoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la ſeule impatience Que le

moindre retardement, généreux ami, ne differe pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégresse me soient portés par les vents devenus plus prompts, & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.



LETTRE VI.

DE quelle eau délicieuſe te ſers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévoroit mon cœur? Aux inquiétudes qui m'agitoient ſans ceſſe, à la douleur qui m'accabloit, tu fais ſuccéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur preſque ineſpéré! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement! En vain mon cœur devance ſes pas. En vain toute mon ame vole ſe confondre dans la ſienne; il m'en reſte aſſez pour ſentir que je ſuis ſéparé de Zilia.

Je

Je vais la revoir, & cette consolante pensée, loin de calmer mon inquiétude, accroît mon impatience. Séparé de ma vie même, juges quels tourmens j'endure. A chaque instant je meurs, je ne renais que pour désirer. Semblable au chasseur qui augmente, en courant l'éteindre, la soif qui le dévore, mon espoir rend plus vive la flâme qui me consume; plus je suis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour combien de tems, fidel ami, un moment ne nous a-t'il pas déja séparé, & ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément auſſi barbare qu'inconſtant, eſt le dépoſitaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante ſur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t'elle pas à courir, & combien davantage n'en aurai je pas à craindre pour elle.. Mais dans quel égarement me plonge mon amour ? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaiſirs ; des plaiſirs dont l'idée ſeule..! ah Kanhuiſcap ! quelle joie, quel ſentiment juſqu'alors inconnu ! . . .!.'. Tous mes ſens ſe ſéparent pour gouter le même plaiſir. Zilia s'offre à mes

mes yeux. j'entens les tendres accens de sa voix. Je l'embrasse. Je meurs.



LETTRE

LETTRE VII.

SI, susceptible d'altération ; quelque chose pouvoit diminuer ma joie, Kanhuiscap, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux ; il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ; avant cet espace immense de tems, Zilia ne peut m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon sort : elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-

Inca des Eſpagnols a nommé pour s'aſſeoir avec mon pere ſur le trône du Soleil ; Alonzo , à qui les Eſpagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ſes compatriotes qu'il me fait obſerver , les amuſemens qu'il cherche à me procurer , les réfléxions où je m'abandonne moi-même,ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la ſéparation de Zilia,m'avoit empêché juſqu'ici de faire aucune attention ſur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'eſpérois que des maux. Je me plaiſois, pour ainſi dire , dans mon

mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien confidérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel fpectacle alors m'a frapé ! puis-je te peindre combien il me furprend encore ? Je me trouve feul au milieu d'un monde que je n'euffe jamais imaginé. J'y vois des hommes femblables à moi. Une furprife égale les faifit & me frape. Mes regards avides fe confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule fans ceffe dans le même efpace, où il femble que le fort l'ait renfermé. D'autres qu'on ne voit prefque jamais,

jamais, & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté. Des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel; voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir : c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près; c'est ainsi que la maison d'*Alonzo* est devenue le siége de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois m'ont parus un objet
assez

aſſez conſidérable pour m'occuper quelque tems, & me faire jugèr par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. *Alonzo* qui a habité aſſez de tems dans nos contrées, & qui conſéquemment n'ignore, ni nos uſages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami ſincere, dégagé des préjugés de ſa nation, m'en fait ſouvent ſentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me diſoit-il l'autre jour, qu'à ſon regard fier, ſa mouſtache retrouſſée, ſon bonnet enfoncé, & à ſa ſuite nombreuſe, vous prenez déjà pour un ſecond *Huayna-*

D *Capac,*

Capac. (*a*) C'eſt un *Cucipatas* qui a promis à notre *Pachacamac* (*b*) d'être humble, doux & pauvre. Celui-ci à qui la liqueur qu'il prend à ſi grands traits, ne laiſſera bientôt plus aucune marque de raiſon, eſt un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui eſt encore plus amoureux de lui-même, que de cette Dame auprès de laquelle il paroît ſi empreſſé, qui à peine peut ſupporter la chaleur du jour, & l'habit par-

(*a*) Nom du plus grand Conquérant du Pérou.

(*b*) Le Dieu Créateur.

parfumé qui le couvre, qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle, dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage & éteint même jusqu'à la voix, est un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'est ainsi, *Kanhuiscap*, qu'à l'aide d'*Alonzo*, je vois dissiper pendant quelques momens l'inquiétude qui me consume. Mais hélas, qu'elle reprend bientôt la place ! les amusemens de l'esprit le cédent toujours aux affections du cœur.

LETTRE VIII.

LES observations qu'Alonzo me fait faire sur les caracteres de ses concitoyens, ne m'empêchent pas de jetter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincere, je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il est cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne ; voyez ce guerrier respectable & terrible, me disoit-il, ce ferme défenseur de notre patrie, cet homme qui d'un seul coup d'œil se fait obéir

par

par un millier d'autres, il eſt eſclave dans ſa propre maiſon, & ſoumis aux moindres volontés de ſa femme. Ainſi me parloit Alonzo, lorſque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embraſſemens de ſon pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier, dont il venoit de blâmer la foibleſſe. Ne crois pas que cet Eſpagnol ſoit le ſeul de ſa nation, qui ne pardonne pas aux autres ſes propres foibleſſes. Un ſpectacle aſſez ſingulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule e diſtinguai un petit monſtre : il étoit de la hauteur d'une *Vi-*

cunna, (*a*) ſes jambes étoient contournées comme un *Amaruc*, (*b*) & ſa tête enfoncée dans ſes épaules, pouvoit à peine ſe tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le ſort de cet infortuné, lorſque de grands éclats de rire vinrent à me diſtraire. Je regardai d'où ils partoient, quelle fut ma ſurpriſe? Quand je vis que c'étoit un homme preſque auſſi difforme que le premier, qui ſe railloit de la taille du petit monſtre, & en faiſoit remarquer à d'autres la ſingularité.

(*a*) Eſpece de Chevre des Indes.

(*b*) Couleuvre des Indes.

gularité. Se peut-il que nous ne reconnoiſſions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foibleſſe ? Alonzo ſoumis à ſa fille ſeroit inexcuſable de ne la pas aimer. La vivacité de l'eſprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ſes regards languiſſans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de ſon tein, me font aſſez juger qu'elle a un cœur ſenſible, mais vain ; doux, mais ardent dans ſes moindres deſirs.

Quelle différence, ami, entre elle & Zilia ? Zilia, qui, ignorant preſque ſa beauté, voudroit

la cacher à tout autre qu'à son vainqueur ; elle que la modestie & la candeur conduisent, & dont le cœur occupé seul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne sent point les mouvemens de l'orgueil, & méprise les détours de l'art ; elle qui pour plaire ne sçait qu'aimer ; elle enfin...quelle flâme ardente consume mon ame ? Zilia, ma chere Zilia ! ne me seras-tu jamais rendue ? qui peut retarder encore notre félicité ? Les Dieux seroient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel ? Ah ! cher ami, si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté ? Ou pour-

quoi, maîtres de nos cœurs; nous laiſſent-ils déſirer un bonheur qui les offenſe.



LETTRE IX.

SANS le fecours de la langue Efpagnole, les réfléxions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être fuperficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître, qui pût m'inftruire dans cette langue. Les connoiffances qu'il m'a communiquées, me mettent déja en état de profiter des converfations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation

qui

qui ſemble n'avoir été créée que pour la deſtruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je penſois que ces barbares ambitieux occupés à faire le malheurdes peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de ſang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obſcure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort; car tu le ſçais auſſi-bien que moi; ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avoit été créé par eux. Je croyois me rencontrer dans leurs villes, que des Artiſans de la foudre, des ſoldats s'exerçant à la courſe & au combat, des Princes teints du ſang

qu'ils ont verſé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma ſurpriſe, lorſqu'à la place de ce théâtre ſanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples, qui je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroiſſent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié ſemble lier les concitoyens. Ils ne ſe rencontrent jamais qu'ils ne ſe donnent des marques d'eſtime d'amitié, & même de reſpect. Ces ſentimens brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps.

Ils

Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuel, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont parus si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenans. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coute, les plaisirs qui sont leur unique étude, & les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la société, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet :

Ami, tu les a vus porter dans nos mûrs déſolés, l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes ſous leurs coups, la vieilleſſe reſpectable de nos peres, les ſons douloureux que produiſoient à peine les tendres organes de nos enfans, la majeſté de nos Autels, la ſainte horreur qui les environne, tout ne faiſoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la vieilleſſe, tendre une main ſecourable à l'enfance, & reſpecter les Temples qu'ils profanoient. *Kanhuiſcap*, ſeroient-ce donc les mêmes hommes?

LETTRE X.

PLUS je réfléchis ſur la variété du goût des Eſpagnols, moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui ſoit général, c'eſt celui qui la porte à l'oiſiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom, c'eſt le bon goût. Une foule choiſie d'adorateurs lui ſacrifie tout juſqu'à ſon repos; quoique cependant une partie ignore (& cette partie eſt la plus ſincere) quel eſt ce Dieu; l'autre plus orgueilleuſe en donne des définitions qui ne ſont pas

plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'eſt ſelon bien des gens un Dieu, qui pour être inviſible, n'en eſt pas moins réel. Chacun doit ſentir ſes inſpirations. Il faut convenir avec le ſculpteur qu'on le voit caché ſous un maſque hideux qui paroît voltiger ſur deux aîles de Chauve-Souris, & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une eſpéce d'homme qu'on appelle ici petit maître, vous forcera de dire que ce Dieu eſt plutôt dans ſon pourpoint, que dans celui d'un de ſes pareils; & la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuſer,) c'eſt que
les

les fentes de fon pourpoint font plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Efpagnols, qui fembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le fujet de leur divifion. C'eft, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple, & du rang qu'il doit tenir dans la poftérité. Ces gens que vous voyez font des connoiffeurs. Les uns foutiennent

nent que c'eſt une maſſe de pierres qui n'a rien de rare que ſon énormité, & les autres oppoſent que cet édifice n'eſt rien moins qu'énorme, & qu'il eſt conſtruit dans le bon goût.

Après avoir laiſſé ce peuple de connoiſſeurs, j'entrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint ſur un Lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la nobleſſe des traits inſpiroit le reſpect. Il paroiſſoit porté ſur les vents, & étoit environné de petits enfans aîlés qui baiſſoient les yeux ſur la terre. Que repréſente ce Tableau, demandai-je? c'eſt, me répondit un vieux *Cucipatas*,

après plusieurs inclinations, le portrait du maître de l'univers, qui d'un souffle a tout tiré du néant; mais interrompit-il avec précipitation. Avez-vous examiné ces pierres précieuses qui couvrent cet Autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déja frappé. Elle représentoit un homme la tête ceinte de lauriers. Je ne fus pas long-tems à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'est, me dit le *Cucipatas* d'un air riant, la tête du Prince le plus cruel & le plus méprisable qui ait jamais existé. Cette réponse me jetta dans une

suite

ſuite de refléxions que le défaut d'expreſſions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas reſpectueux je quittois le Temple, lorſqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obſcur, à travers la pouſſiere, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majeſté, ni le viſage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me perſuader que c'étoit le portrait du même Dieu, ſeul créateur de toutes choſes. Le peu de reſpect que ce Cucipatas paroiſſoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je ſortis indigné contre cet impoſteur.

Quelle

Quelle apparence en effet, Kanhuiſcap, que les mêmes hommes dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent ?

Ce n'eſt pas là la ſeule contradiction que les Eſpagnols ayent avec eux-mêmes : rién de plus fréquent que celles que le tems opere ſur eux.

Pourquoi détruit-on ce Palais, à qui la ſolidité promettoit encore un ſiecle au moins de durée. C'eſt, ma-t'on répondu, parcequ'il n'eſt plus de goût. C'étoit dans ſon tems un chef-d'œuvre conſtruit à grands frais, mais il eſt ridicule aujourd'hui.

Quoique cette nation ſoit eſ-

clave de ce prétendu bon goût ; elle dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent cherement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui a la réputation de se vêtir avec une certaine élégance, dont, à les croire, on fait un grand cas, pour contraster avec lui, il me montra en même tems quelqu'un qui passoit pour n'avoir aucun goût. Je ne sçavois en faveur duquel me décider : lorsque le Public, devant qui ils étoient, porta le jugement en se mocquant de tous les deux, de

là,

là, la ſeule différence poſitive que je pus établir entre l'homme de goût, & celui qui en manque, c'eſt qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens, & que ce Dieu qu'ils appellent bon goût, choiſit ſa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable ſentier. On le honnit, on le mépriſe, juſqu'à ce que ce Dieu venant à changer de ſéjour, le mette en droit, au moment qu'il y penſe le moins, de rendre aux autres la pareille.

Cependant, *Kanhuiſcap*, à entendre les Eſpagnols, rien n'eſt
plus

plus conſtant que le goût ; & s'il a changé tant de fois, c'eſt que leurs ancêtres ignoroient le véritable. Que je crains bien que le même reproche ne ſoit encore dans la bouche du dernier de leurs deſcendans.



LETTRE

LETTRE XI.

T'Avouerai-je ma ſurpriſe, Kanhuiſcap, lorſque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la vertu même, ce n'eſt que par force qu'on eſt vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inſpire ſeule ici des ſentimens que je croyois que la nature avoit gravée dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne ſont remplis que de la prohibition du crime. Il n'eſt point d'horreur que l'on puiſſe imaginer, qui n'y trouve ſon châtiment, que dis-je, ſon

exemple. Oui, c'eſt moins une ſage prévoyance, que les modelles du crime qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Eſpagnols n'ont-ils pas commis ? Ils ont un Dieu, & l'ont blaſphêmé, un Roi, & l'ont outragé, une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, ſe reſpectent les uns les autres, & cependant ils ſe donnent la mort. Amis, ils ſe trahiſſent, unis par leur Religion, ils ſe déteſtent. Où donc eſt, me demandai-je ſans ceſſe, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples ? Ce lien charmant, dont il ſembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs ?

cœurs? Puis-je croire qu'il ne ſoit formé que par la crainte, ou par l'intérêt? Mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'exiſtence des loix. Quoi? un peuple qui a pu violer les droits les plus ſaints de la nature, & étouffer ſa voix, ſe laiſſe gouverner par la voix preſque éteinte de ſes ancêtres? Quoi, ces peuples, pareils à leur *Hamas*, ouvre la bouche au frein que leur préſente un homme dont ils viennent de déchirer le ſemblable? Ah, Kanhuiſcap, que malheureux eſt le Prince qui regne ſur de tels peuples! Combien de pieges n'a-t'il pas à éviter? Il faut qu'il ſoit vertueux, s'il veut conſerver ſon
 autorité,

autorité, & ſans ceſſe le crime eſt devant ſes yeux: le parjure l'environne, l'orgueil devance ſes pas, la perfidie baiſſant les yeux ſuit ſes traces, & il n'aperçoit jamais la vérité, qu'à la fauſſe lueur du flambeau de l'envie.

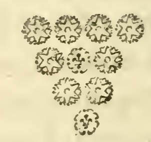
Tel eſt la véritable image de cette foule qui environne le Prince, & qu'on appelle la Cour. Plus on eſt près du thrône, plus on eſt loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté du défenſeur de la patrie. Un boufon auprès du Miniſtre le plus ſage, & le parjure, échappé au ſupplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'eſt pourtant dans
le

le ſein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la Juſtice. Là, il ſemble que les loix ne lui ſont appriſes que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable, eſt ſouvent ſigné par un autre.

Car telles rigoureuſes que ſoient les loix, elles ne le ſont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ſes genoux, un homme qui apporte un amas aſſez conſidérable de pieces d'or, blanchiſſent aiſément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah, Kanhuiſcap, qu'heureux

ſont les enfans du Soleil que la vertu ſeule éclaire ! Ignorant le crime, ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle eſt leur juge, la nature ſeule eſt leur loi.



LETTRE

LETTRE XII.

RAREMENT, Kanhuiscap; le premier point de vue d'où l'on considere les choses, est le plus juste. Quelle différence entre ce peuple, & celui que j'avois vu la premiere fois. Toute sa vertu n'est qu'un voile léger, à travers lequel on distingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir sous l'éclat éblouissant des plus belles actions, on entrevoit toujours la semence de quelques vices. Ainsi les rayons du Soleil qui semblent donner à la rose une plus belle couleur; nous

nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmée ; Ces tendres embrassemens, ce respect affecté, partent du même principe. La moindre infléxion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce Royaume, qui se haïssent davantage, se donnent mutuellement ce faux hommage.

Un Grand passe devant vous, il se découvre, c'est un honneur; il vous sourit, c'est une grace ; mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable, ce sourire

fourire si flatteur, par un millier d'abaissemens & de peines. Je mens : il faut être esclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile, c'est la gravité ; ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées. Tel seroit un homme généralement estimé, s'il avoit eu la foiblesse de contraindre son enjouement, qui, avec toute la prudence, & l'esprit possible, est regardé comme un étourdi ; être sage, ce n'est rien, le paroître, c'est tout.

Cet homme, dont la sagesse & les talens répondent à la douceur qui est peinte sur son visa-

ge, me disoit l'autre jour Alonzo, ce génie presque universel, a été exclu des charges les plus importantes pour avoir ri une fois inconsidérément.

Il ne faut donc pas t'étonner, Kanhuiscap, si l'on fait ici de très-grandes sotises de sang froid. Aussi ce sérieux affecté ne fait-il pas sur moi une grande impression. J'apperçois l'orgueil de celui qui l'affecte, & à mesure qu'il s'estime, plus je le méprise davantage. Le mérite & l'enjouement sont-ils donc ses êtres antipatiques? Non, la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.

LETTRE

LETTRE XIII.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiſcap, les Eſpagnols me paroiſſent quelque choſe d'indéfiniſſable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître, j'en vois tous les jours ſuccéder de nouvelles. Que penſeras-tu de celle-ci? Cette nation a un Dieu (*a*) qu'elle adore, & loin de lui faire aucune offrande,

(*a*) Il faut obſerver que c'eſt un Péruvien qui parle, & qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite de notre culte.

offrande, c'est ce Dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ses Temples aucuns (*a*) *Curacas*, symbole de ses besoins ; enfin, il y a certain tems de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent me les avoit d'abord

(*a*) Statues de différens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des espéces d'*ex voto* qui caractérisoient les besoins de ceux qui les offroient.

d'abord fait eſtimer. Le mépris qu'on faiſoit d'elles me touchoit; orſqu'Alonzo fit ceſſer ma ſurpriſe. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déja acquis votre eſtime, vous ſont peu connues ! Une de celles que vous voyez, eſt payée par des femmes proſtituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre ſacrifie ſon bien & ſon repos à la déſolation de ſa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfans à des gens, à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu qui, à ce dont elles conviennent, ne leur

ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres, revenues des plaiſirs du monde, parcequ'elles ne les peuvent plus goûter, ſe font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares, Kanhuiſcap, ſont difficiles à accorder avec elles-mêmes. Leur Religion n'eſt pas plus aiſée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu à leur égard, eſt auſſi variable que la leur envers lui. (*a*)

Ils

(*a*) C'eſt toujours un Péruvien qui parle.

Ils reconnoiſſent comme nous un Dieu Créateur. Il differe, il eſt vrai, du nôtre, en ce qu'il n'eſt qu'une pure ſubſtance, ou pour mieux dire, que l'aſſemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être preſcrite à ſa puiſſance ; nulle variation ne peut lui être imputée ; la ſageſſe, la bonté, la juſtice, la toute-puiſſance, l'immutabilité compoſent ſon eſſence. Ce Dieu a toujours éxiſté, & éxiſtera toujours. Voilà la définition que m'en ont donné les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'eſt paſſé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les

hommes ſur la terre ; comme dans un lieu de délices. Il les plongea enſuite dans un abîme de miſeres & de peines, après quoi il les détruiſit. Un ſeul homme cependant fut excepté de la ruine totale, & repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choiſit un certain nombre, à qui il dicta ſes loix, & promit d'envoyer ſon fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de ſon Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de ſa tendreſſe, rendu par ce crime l'objet de la haine de ſon Dieu. Cette nation éprouva ſa vengeance : ſans ceſſe er-

rante de contrée en contrée, elle remplit l'univers du ſpectacle de ſon châtiment; ce fut à d'autres hommes, juſqu'alors plus dignes de la colere céleſte, que ce fils tant promis prodigua ſes bienfaits. Ce fut pour eux qu'il inſtitua de nouvelles loix, qui ne different qu'en peu de choſes des anciennes.

Voilà, ſage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec ſon eſſence? Il eſt tout-puiſſant, immuable. C'eſt pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples; & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux à

reux; Ses loix leur défendent le plaisir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaisir; il est juste, & il ne punit pas dans les descendans les crimes qu'il a punis si sévérement dans les peres. Il est bon, & sa clémence se lasse, presqu'aussitôt que sa sévérité.

Persuadés qu'ils sont de la bonté, de la puissance, & de la sagesse de ce Dieu, tu croiras peut-être, Kanhuiscap, que les Espagnols fideles à ses loix, les suivent avec scrupule. Si tu le penses, que ton erreur est grande? Abandonnés sans cesse & sans réserve à des vices défendus par ces loix, ils prouvent, ou que la Justice de ce Dieu n'est pas

assez-

aſſez-grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que ſa volonté eſt trop ſévere, qui défend des actions que ſa bonté l'empêche de punir.



XIV. LETTRE.

PEUT-ETRE as-tu penfé, fidel ami, qu'adouci par le tems, l'impatience qui dévoroit mon cœur s'étoit enfin rallentie. J'excufe ton erreur, je l'ai caufée moi-même. Les réfléxions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainfi que tu le penfois. Quittes une erreur qui m'offenfe. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon efprit contemploit d'un œil

incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia me conservoit à mon inquiétude, dans les momens même où ma Philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier les passions, & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sçais. Mon amour n'est point une de ces vapeurs passagéres, que le caprice fait naître, & que bientôt il dissipe. La raison qui me

fit

fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la premiere fois j'apperçus l'amour. Pourrois-je ne la pas suivre ? Il me montroit la beauté, Dans les yeux de Zilia, il me fit voir sa puissance, ses douceurs, ma félicité, & loin de s'opposer à mon bonheur, la raison m'apprit qu'elle n'étoit souvent que l'art de faire naître & durer les plaisirs.

Juges à présent, Kanhuiscap, si la Philosophie a pu diminuer mon amour. Les réfléxions que je fais sur les mœurs des Espagnols, ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu, de beauté,

beauté, de tendresse que je remarque entre elles & Zilia, me fait trop connoître combien il est cruel d'en être séparé.

Cette innocente candeur, cette franchise aimable, ces doux transports où son ame se livroit, ne sont ici que des voiles dont se couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive, pour en faire paroître une que l'on ne ressent pas, loin d'être puni comme un crime, est regardée comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'est un crime; ne pas plaire à tous, c'est une honte : tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes.

mes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, ſi c'en eſt un, d'être décidée belle, il faut qu'elle ſe prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la perſonne qui jouit de cette réputation, eſt ce qu'on appelle coquette, la premiere démarche qu'elle fait, eſt pour démêler dans la troupe celui qui eſt le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ſes ſoins, ſes actions doivent tendre à lui plaire: elle y réuſſit, l'épouſe; alors elle conſulte ſon cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat, elle va

tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics; là, à travers un voile qui exempte ſon front de rougir, & ſes yeux de baiſſer, elle paſſe en revue la troupe fidelle.

Alvares & *Pedre* partagent bien-tôt ſon cœur. Elle balance entre eux, ſe décide pour le premier, cache ſon choix à tous les deux, les laiſſent ſoupirer. Sans décourager Pedre, rend Alvares heureux, s'en dégoute, retourne à Pedre qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'eſt pas là le plus difficile de ſes entrepriſes. Il faut qu'elle perſuade à tout le monde qu'elle chérit ſon mari, & qu'elle faſſe

connoître à ſon époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme ſage.

Le Public a auſſi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien, c'eſt de faire ſouvenir le mari de ce qu'il a épouſé une belle femme.

Il n'eſt point juſqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'ayent perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la paſſion dangéreuſe de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ſes regards les plus indifférens, ont toujours quelque choſe qui ſemble partir du cœur. Ses diſcours ſont flatteurs, ſes yeux paſſionnés, & ſa voix touchante ſe perd
ſouvent

dans de tendres soupirs. C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'ici par des secrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.



LETTRE XV.

O vérité qui me surprend encore ! O connoissance profonde ! Kanhuiscap, le Soleil ce chef d'œuvre de la nature, la Terre (*a*), cette mere féconde, ne sont point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits ; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaste cahos, enveloppés d'une matiere grossiere, du sein de la confusion

(*a*) Les Péruviens adoroient la Terre sous le nom de Mamachaa.

ſion il tira ces aſtres lumineux ; & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil, à ſa voix, diſtribua la lumiere ; la Lune reçut ſes rayons, nous les tranſmit. La terre produiſit, alimenta par ſes ſucs ces arbres, ces animaux que nous adorons. La Mer qu'un Dieu ſeul pouvoit dompter, nous nourrit des poiſſons qu'elle renfermoit : & l'homme, créé maître de l'univers, regna ſur tous les animaux.

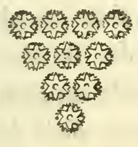
Voilà, cher ami, ces myſteres dont l'ignorance a cauſé nos malheurs. Si inſtruits comme les Eſpagnols des ſecrets de ſa nature, nous euſſions ſçu que ce

foudre

foudre qu'ils ont lancé ſur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient; qu'Yllapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produiſoit, & que le hazard guidoit dans ſa chute; que ces *Hamas* furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être ſoumis, paiſibles témoins de la grandeur de nos peres, euſſions-nous ſervis de triomphe à ces barbares?

Il ſemble en effet, *Kanhuiſcap*, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples; ſes actions les plus cachées leur ſont connues. Ils liſent au plus haut des Cieux, & dans les plus profonds

profonds abîmes ; & il semble qu'il n'appartienne plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévû.



LETTRE

LETTRE XVI.

L'AUROIS-JE pu penſer, *Kanhuiſcap*, que ces peuples que la raiſon elle-même ſemble éclairer, fuſſent les eſclaves des ſentimens de leurs ancêtres. Quelque fauſſe qu'elle ſoit, une opinion reçue doit être ſuivie. On ne peut la combattre ſans riſquer d'être taxé, au moins de ſingularité.

Le ſentiment naturel, cette voix ſi diſtincte qui nous parle ſans ceſſe, ce brillant flambeau eſt éteint par un préjugé; c'eſt un tyran, qui, pour être haï, n'en

eſt

eſt pas moins puiſſant : un fourbe, qui pour être connu, n'en eſt pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne ſeroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un ſoutien encore plus dangereux que lui, la ſuperſtition. C'eſt cette fauſſe lumiere qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleuſes à la force de la vérité. Un homme qui viſitera les Temples pluſieurs fois dans la journée, s'il y paroit dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il ſoit la proie, quelque crime qu'il commette, ſera généralement eſtimé, tandis que le plus vertueux qui aura ſe-

coué le joug de ses préjugés, ne s'attirera que des mêpris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugé passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage: il faut ajouter à ce titre, celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique, ces gens si méprisables par eux-mêmes, n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'est pour eux un problême; c'est être à leurs yeux éblouis, ce que leur sont les amphibies, un monstre.

Les Espagnols ont deux Divinités,

nités, l'une préside à la vertu; l'autre au crime. Si sans affectation vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la premiere, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu, Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils sont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne suffisent pas toujours pour lui résister. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis plusieurs crimes, & l'on disoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination; il avoit ce-
 pendant

pendant attaché à ſon col une ſorte de cordon qui avoit été conſacré par des Cucipatas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ſes forfaits, & de l'autre le poignard qui lui avoit ſervi à les commettre.

Je fus conduis hier dans une grande place, où une quantité prodigieuſe de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant bruler pluſieurs de ſes ſemblables. L'habit ſingulier dont ils étoient revêtus, l'air ſatisfait des ſacrificateurs qui les conduiſoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes

que

que ces ſauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonnement, quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur, non-ſeulement le ſang des hommes, mais encore celui des animaux. De quelle horreur ne fus-je pas ſaiſi moi-même, quand je me reſſouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux ſacrifices. Ces Cucipatas comptent-t'ils appaiſer leur Dieu ? l'expiation même doit plus l'offenſer, que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. *Kanhuiſcap* ! quelle erreur déplorable !

LETTRE XVII.

LE desir que tu parois avoir de t'instruire, fidel ami, me satisfait autant qu'il m'embarasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissemens sur les découvertes dont je t'ai fait part, tes doutes sont excusables; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de tems. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours

jours que je voyois la terre ronde, on me persuade à présent qu'elle est platte. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire; je fis appeller le premier, & m'établis pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre

planette ſit cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des diſputans étoit *Alguaſil.*

Voilà tout ce que m'enſeigne le commerce de ces gens, dont la ſcience m'avoit d'abord ſurpris; l'eſtime particuliere que l'on fait d'eux, eſt un de mes étonnemens. Eſt-il poſſible qu'un peuple ſi éclairé faſſe tant de cas de perſonnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penſer. Il faut que la raiſon ſoit quelque choſe de bien rare pour lui.

Un homme penſe ſinguliérement, parle peu, ne rit jamais, raiſonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut ſe faire remarquer par des habits brillans

lans, il y ſupplée, & ſe diſtingue par de vils lambeaux. C'eſt un Philoſophe, il a le droit d'être impudent.

Un autre, jeune encore, veut faire de la Philoſophie une femme de Cour. Il la cache ſous de riches habits, la farde, la prétentaille : elle eſt enjouée, coquette, ſes parfums annoncent ſes pas. Les gens accoutumés à juger ſur les apparances, ne la reconnoiſſent plus. Le Philoſophe n'eſt qu'un fat. Le ſoupçonner de penſer, autant vaudroit l'accuſer d'être conſtant.

Zaïs avoit des vapeurs, me diſoit Alonzo, il leur falloit donner un prétexte. La Philoſophie

en

en parut un plausible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour passer pour Philosophe. Elle se le croyoit déja. Le caprice, la misantropie, l'orgueil la mettoit en possession de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zaïs & son amant composent une Académie. Leur château est un observatoire. Quoique déja sur l'âge, dans ses jardins, Zaïs est Flore: sur son balcon, c'est Uranie; de son amant disgratieux, autant que singulier, elle fait un Celadon. Que manque-t'il à un spectacle aussi ridicule? des spectateurs.

La Philoſophie, *Kanbuiſcap*, eſt moins ici l'art de penſer, que celui de penſer ſingulierement. Tout le monde eſt Philoſophe; le paroître, n'eſt cependant pas, comme tu vois, une choſe facile.



LETTRE XVIII.

DE tout ce qui frape mes yeux étonnés, *Kanhuiſcap*; rien ne me ſurprend davantage que la maniere dont les Eſpagnols ſe comportent avec leurs femmes. Le ſoin particulier qu'ils ont de les cacher ſous d'immenſes draperies, me feroit preſque croire qu'ils en ſont plutôt que les raviſſeurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, ſi ce n'eſt la crainte que de juſtes poſſeſſeurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi, ou quelle honte trouvent-ils à ſe parer des dons de l'amour?

Ils

Ils ignorent, ces barbares, le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'univers entier la délicatesse de son choix, ou le prix de sa conquête, de bruler en public des feux allumés dans le secret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne suffit pas pour rendre à la beauté. Zilia ! ô ma chere Zilia ! Dieux cruels ! pourquoi me priver encore de sa vue ? Mes regards unis aux siens par la tendresse & le plaisir apprendroient à ces hommes grossiers, qu'il n'est point d'ornemens plus prétieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie

jouſie eſt le motif qui porte les Eſpagnols à cacher ainſi leurs femmes, ou plutôt que c'eſt la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie ; la foi conjugale eſt celle que l'on jure le plus aiſément. Faut-il s'étonner qu'on la garde ſi peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir ſans gout, habiter enſemble ſans amour, & ſe ſéparer ſans regret. Quelque peu malheureux que te paroiſſe cet état, il eſt cependant infortuné. Etre aimé de ſa femme, n'eſt point un bonheur ; c'eſt un malheur que d'en être haï.

La virginité preſcrite par la religion, n'eſt pas mieux gardée que

que la tendresse conjugale, ou du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici de même qu'à la ville du Soleil, des Vierges consacrées à la divinité. Elles voyent cependant les hommes familierement ; une grille seulement les sépare. Je ne sçaurois cependant deviner le motif de cette séparation ; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voyent continuellement, de quoi sert une grille ? & si l'amour entre dans leur cœur, quel foible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante qui laisse agir les yeux, & parler le cœur ?

Des

Des eſpeces de Cucipatas ſont aſſidus auprès de ces Vierges, qu'on appelle religieuſes, & ſous prétexte de leur inſpirer un culte plus pur, ils ſont naître & excitent chez elles des ſentimens d'amour, dont elles ſont la proie. L'art qui paroît banni de leur cœur, ne l'eſt pourtant pas de leurs habits & de leurs geſtes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut étudier, voilà aſſez pour occuper pendant le quart d'une année, le tems, les peines, & même les veilles d'une Religieuſe. Auſſi les yeux d'une Religieuſe en ſçavent-ils plus que les autres yeux. C'eſt un

tableau

tableau où l'on voit peint tous les ſentimens du cœur. La tendreſſe, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le déſeſpoir, & le plaiſir, tout y eſt exprimé, & ſi le rideau ſe baiſſe un moment ſur la peinture, ce n'eſt que pour laiſſer le tems de ſubſtituer un autre Tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuſe, & celui qui le ſuit? Tout ce manége n'eſt cependant que l'ouvrage d'un ſeul homme. Un Cucipatas a la direction d'une maiſon de Vierges, toutes veulent lui plaire; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel groſſier qu'il ſoit, eſt forcé à

prendre un air de coquetterie : la reconnoiſſance l'y oblige, & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de ſe faire aimer, réuſſit, & ſe fait pour ainſi dire adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coéffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Eſpagnols. On m'a auſſi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuſe au Pere T... dont voici à peu près le contenu.

» Jeſus ! mon Pere, que vous » êtes injuſte, Dieu m'eſt témoin » que le Pere *Ange* ne m'occupe » pas un ſeul inſtant, & que loin » d'avoir été enlevé par ſon ſer» mon juſques à l'extaſe (comme

vous

» vous me le reprochez) je
» n'étois pendant ſon diſcours
» occupée que de vous. Oui,
» mon Pere, un ſeul mot de vo-
» tre bouche fait plus d'impreſ-
» ſion ſur mon cœur, ſur ce cœur
» que vous connoiſſez ſi peu,
» que tout ce que le Pere
» Ange pourroit me dire pen-
» dant des années entieres,
» quand même ce feroit dans
» le petit parloir de Madame, &
» qu'il croiroit s'entretenir avec
» elle.... Si mes yeux ſembloient
» s'enflâmer, c'eſt que j'étois
» avec vous lorſqu'il prêchoit.
» Que ne pénétrez-vous dans
» mon cœur pour lire mieux ce
» que je vous écris. Cependant

» vous êtes venu au parloir, & » vous ne m'avez pas demandé, » m'auriez-vous oublié? Ne vous » souviendroit-il plus?...vous ne » me regardâtes pas une seule » fois hier pendant le salut. Dieu » voudroit-il m'affliger au point » de me priver des consolations » que je reçois de vous? Au nom » de Dieu, mon Pere, ne m'a- » bandonnez pas dans la lan- » gueur où je suis plongée. Je » suis à faire pitié, tant je suis » défaite, & si vous n'avez com- » passion de moi, vous ne re- » connoîtrez bientôt plus l'infor- » tunée Thérésa.

» Notre Touriére vous remet- » tra un gâteau d'amande de ma façon.

» façon. Je joins à cette lettre » un billet que la sœur A... écrit » au Pere Dom. X... J'ai eu le » secret de l'intercepter. Je crois » qu'il vous amusera. Ah! que... » L'heure sonne, à Dieu.

Après cela, *Kanhuiscap*, pourras-tu t'empêcher de convenir que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours, qu'insensés dans leurs cruautés. La maison d'Alonzo est, je crois, la seule où regnent la droiture & la saine raison. Je ne sçais cependant que penser des regards de Zulmire, trop tendres pour n'être que l'effet de l'art; ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

LETTRE

LETTRE XIX.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, *Kanhuiscap*, de lire dans leurs propres cœurs. Des especes de Philosophes ont seuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de sçavoir qui les produit, & cette science qui devroit faire rougir les vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le talent infructueux de connoitre leurs défauts.

Les

Les Métaphysiciens ; c'est le nom de ces Philosophes, distinguent dans l'homme trois parties, l'ame, l'esprit & le cœur ; & toute leur science ne tend qu'à sçavoir laquelle de ces trois parties produit telle, ou telle action. Cette découverte une fois faite ; leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est, pour ainsi dire, plus faite pour eux ; il leur suffit de sçavoir qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoutent d'une liqueur excellente, à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe ; qu'enyvré d'un sçavoir qu'il croit

rare ,

rare ; un Métaphyſicien ne laiſſe point échapper l'occaſion de faire voir ſa ſcience. S'il écrit à ſa Maîtreſſe , ſa lettre n'eſt autre choſe que l'analyſe exacte des moindres facultés de ſon ame.

La Maîtreſſe ſe croit obligée de répondre ſur le même ton , & ils s'embrouillent tous les deux dans des diſtinctions chimériques , & des expreſſions que l'uſage conſacre , mais qu'il ne rend point intelligible.

Les réfléxions que tu fais dans les mœurs des Eſpagnols , te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'eſt-il libre ! généreux

généreux ami, je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le tems approche, où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas, je la vois partager mon impatience, mes plaisirs; de tendres larmes coulent de nos yeux; réunis après nos malheurs, quel trait douloureux a passé dans mon ame? Kanhuiscap! dans quel état affreux va-t'elle me trouver? Vil esclave d'un barbare; dont elle porte peut-être les fers, à la Cour

 d'un

d'un vainqueur orgueilleux reconnoîtra-t'elle ſon amant ? Peut-elle croire qu'il reſpire encore ? elle eſt dans l'eſclavage. Croira-t'elle que des obſtacles aſſez-forts, ont pu, Kanhuiſcap...que dois-je attendre ? Quel ſort m'eſt réſervé. Quand j'étois digne d'elle, Dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras ; ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rend l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire.

LETTRE XX.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ? quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste ? *Kanhuiscap*, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse....Zilia n'est plus...O désespoir affreux ! O cruel ! Zilia n'est plus ... & je respire encore, & mes mains, que ma douleur devroit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arrosent, & le désespoir t'envoye.

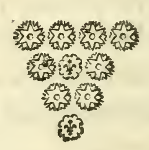
Envain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. Envain l'abattement, l'inéxistence ont captivé mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un espace immense de tems semble nous séparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois élever Zilia, le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce Dieu; mais elle

ne peut me le dérober. A travers les eaux je vois le corps de Zilia, ſes yeux ,. .ſon ſein,...une pâleur livide. Ami !...mort inéxorable!.. mort qui me fuit...Dieux plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs ! Dieux, qui me laiſſez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez ſéparer ?

Envain, *Kanhuiſcap*, j'appelle la mort, qu'on l'éloigne de moi, la barbare eſt ſourde à ma voix, & garde ſes traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends mes cris, vois couler mes pleurs; tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre, que ne puis-je me

noyer dans le torrent qu'elles vont former...Que ne puis-je! ... Quoi tu n'es plus ame de mon ame?...Tu...Mes mains me refusent leurs secours...Ma douleur m'accable...L'affreux désespoir... les larmes...l'amour...un froid inconnu..Zilia..Kanhuiscap..Zilia..



LETTRE

LETTRE XXI.

QUEL va être ton étonnement, *Kanhuiſcap*, lorſque ces nœuds que ma main peut à peine former, t'apprendront que je reſpire encore ; ma douleur, mon déſeſpoir, le tems que j'ai paſſé ſans t'inſtruire de mon ſort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dus à l'amitié, à l'eſtime, au malheur, mais que le jour dont je jouis encore, ne te faſſe pas déplorer ma foibleſſe ; vainement la perte de Zilia devroit être celle de ma vie ; les Dieux qui ſembloient devoir

excuſer le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abbatu par la douleur, à peine ai-je ſenti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuſe accabloit mon corps, & m'eût conduit au tombeau, ſi le funeſte ſecours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je reſpire, mais ce n'eſt que pour être la proie des tourmens les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je ſuis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'eſt à charge. Seul avec moi-même au

milieu

milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puiſſe, *Kanhuiſcap*, un ami moins malheureux te récompenſer de ta vertu. Amant trop infortuné pour être ami ſenſible, puis-je gouter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs?



LETTRE

LETTRE XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, *Kanhuiscap*, trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper, ou du moins partager avec moi ma tristesse. Dans ce dessein il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est-là que j'ai gouté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voisin du Palais d'Alonzo, a été long-tems le dépositaire de mes tristesses secrettes. Là je ne voyois que des

des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruisseaux épais qui couloient sur la bourbe, des pins noircis, dont les tristes rameaux sembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs desséchées, des corbeaux & des serpens, y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sçut bientôt m'arracher malgré moi, de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les partage, & combien je devois aux tendres soins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je

des couleurs assez-vives pour te peindre, *Kanbuiscap*, la douleur que leur cause mes malheurs? Zulmire, la tendre Zulmire les honore de ses larmes. Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pâle, abattue, ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.



LETTRE

LETTRE XXIII.

Zulmire, dont les ſoins étoient tous pour le malheureux Aza, Zulmire qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les ſiens : chaque inſtant augmente ſes dangers, & diminue ſa vie.

Cédant enfin à la tendreſſe, aux prieres de ſon pere gémiſſant à ſes pieds, ſans eſpoir de la ſecourir, & plus encore peut-être aux mouvemens de ſon cœur, Zulmire a parlé. C'eſt moi, c'eſt Aza, que l'infortune ne peut abandonner,

abandonner, qui porte la mort dans son sein. C'est ce malheureux dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir, & dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son pere, à mon ami : elle m'aime, elle meurt ; Alonzo va la suivre, Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs, viens partager mes peines, (m'a dit ce pere désolé,) viens me rendre & ma vie, & ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sensible à l'amitié, tu le peux. La plus belle des vertus

ne

ne sçauroit nuire à ton amour. Viens, suis-moi. A ces mots qui terminerent ses sanglots précipités, il me conduit dans l'appartement de sa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémissant. La pâleur de la mort étoit répandue sur ses traits ; mais ses yeux éteints se raniment à ma vue : il semble que ma présence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs (me dit-elle d'une voix entrecoupée) je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza, avant ma mort, je puis te dire que je t'aime. Je puis ..oui, souviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher,

que

que ſes regards, ſon cœur ont décelés tant de fois : que ton indifférence enfin...je ne t'en fais point de reproche : ta ſenſibilité m'auroit prouvé ton inconſtance. Tout entier à un autre, la mort n'a pu t'en ſéparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfere à la guériſon d'un mal que je chéris, d'un mal...Aza...Elle me tend une de ſes mains ; mais ſes forces l'abandonnent, elle tombe, ſes yeux ſe ferment ; mais tandis que je me reproche ſa mort, que je joins mes ſoins à ceux de ſon pere déſeſpéré, d'autres ſecours la rappellent à la vie. Ses yeux ſont rouverts, & quoiqu'éteints

encore, s'attachent ſur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza! Aza! me dit-elle encore, ne me haïſſez point. Je me jette à ſes genoux, touché de ſon ſort. Une joie ſubite éclate dans ſes regards; mais ne pouvant ſoutenir tous les mouvemens que ſon ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraîne pour lui ſauver des agitations dangereuſes.

Que peux-tu penſer, *Kanhuiſcap*, des nouveaux malheurs dont je ſuis la proie? de la peine cruelle que je répands ſur ceux à qui je dois tout? Cette nouvelle douleur vient ſe joindre à celles qui m'accompagnent dans les triſtes

déſerts ; où l'amour , la mort ; & le déſeſpoir me ſuivent ſans ceſſe,



LETTRE

LETTRE XXIV.

AMI, le ſort d'Alonzo eſt changé. La douleur qui l'accabloit a fait place à la joie. Zulmire prête à deſcendre au tombeau, eſt rappellée à la vie. Ce n'eſt plus cette Zulmire, que la langueur réduiſoit au trépas ; ſes yeux ranimés font briller ſes graces & ſa beauté, dont ſa jeuneſſe eſt parée.

Tandis que j'admire ſes charmes renaiſſans, le croiras-tu, loin de me parler de ſon amour, il ſembla au contraire qu'elle ſoit confuſe de l'aveu qui lui eſt

 échappé.

échappé. Ses yeux ſe baiſſent ; toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines ſont ſuſpendues, mais hélas ! que ce calme eſt court ! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me ſouſtraire à ma douleur ? pardonne-moi les inſtans que je lui ai dérobé. Je lui conſacre déſormais tous ceux que me laiſſe mon infortune.

Ne crois pas, *Kanhuiſcap*, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puiſſent ébranler ma conſtance. Envain il me repréſente l'empire d'Aza ſur le cœur de ſa fille, la joie que lui cauſeroit notre union, la mort qui ſuivra notre ſéparation ; je me tais devant ce pere

malheureux

malheureux. Mon cœur, fidel à ma tendreſſe, eſt ferme, inébranlable pour Zilia : Non, c'eſt envain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que ſon injuſte Roi lui donne ſur mes peuples. C'eſt reconnoître un tyran, que de ſe ſervir de ſa puiſſance. Les chaînes peuvent accabler mon bras ; mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Eſpagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui cauſa mes malheurs, & ceux de ma triſte patrie.

LETTRE XXV.

MEs yeux ſont ouverts ; *Kanhuiſcap*, les feux de l'amour cédent, ſans s'éteindre, au flambeau de la raiſon.

O flâmes immortelles, qui brûlez dans mon ſein d'amour ! Zilia, toi dont rien ne peut me ravir l'image, qu'un deſtin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offenſez point, ſi le deſir de vous venger, m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus, *Kanhuiſcap*, ce que je dois à mes peuples, à mon pere ; ne me parle plus de la tyrannie des Eſpagnols. Puis-

je

je oublier mes malheurs & leurs crimes? Ils m'ont coutés trop cher. Ce ſouvenir cruel irrite ma fureur. C'en eſt fait, j'y conſens, je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Eſt-ce donc un crime de laiſſer à Zulmire une erreur qui lui eſt chere. Elle croit triompher de mon cœur. Ah! loin de la déſabuſer, qu'elle jouiſſe de ſon bonheur imaginaire, qu'elle.... Ce n'eſt que par ce moyen que je puis venger, & mes peuples opprimés, & moi-même. Dès l'inſtant de notre union je ſerai conduit à la terre du Soleil, à cette terre déſolée, dont tu me traces les malheurs. C'eſt là

que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violents transports, C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave, à feindre enfin pour la premiere fois ; j'irai punir les Espagnols de ma trahison & de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.

LETTRE XXVI.

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit, je me peindrois ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déja te plaindre à cet astre de la lumiere qu'il me laisse, & à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerois que parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des

vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie, de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même, mais qu'elle a été bientôt levée? Quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre vie, qui avoit dicté cette loi, dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite. Qu'importe en effet qu'un honneur soit ridicule, s'il est exigé par celui à qui l'on le

ren-

rend. C'eſt par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des uſages que j'avois condamné. Que les ouvrages des Dieux ſont reſpectables; qu'ils ſont grands! Si tu pouvois lire, *Kanhuiſcap*, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle ſageſſe, quelle majeſté, quelle profondeur n'y trouverois-tu point? Tu y reconnoîtrois aiſément l'ouvrage de la divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu, y ſont évidemment juſtifiées. Il n'en eſt pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'auſſi crédules

que nous le sommes d'ordinaire; je ti en ne ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre, J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos *Cucipatas* pour ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux, il leur en couteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde, ils aiment mieux le devoir à l'imposture,

LETTRE

LETTRE XXVII.

C'EN eſt fait, *Kanhuiſcap*, Zulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déja tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent ? Y vois-tu les Autels tremblants à la vue du parjure ? L'ombre de Zilia ſanglante, indignée, éclairant cette hymenée d'un lugubre flambeau ? Entends-tu ſa voix lamentable ? Eſt-ce-là, dit-elle, » cette foi que tu m'avois ju-
» rée, perfide, cet amour qui
» voit encore animer nos cen-
» dres. Tu m'aimes, dis-tu, tu

» ne donnes que ta main à Zul-
» mire. Tu m'aimes, perfide,
» & tu donnes à un autre un
» bien dont je n'ai pu jouir. Si je vivois encore...quelles furies, *Kanhuiscap*, ne déchirent point mon sein? Je vois Zulmire abuser, me demander un cœur sur qui elle a des droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés sous un joug cruel, regretterent en moi leur libérateur. Je vois ma promesse enfin.... Je cours y satisfaire.

LETTRE

LETTRE XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ? *Kanhuiscap*, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flâmes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort, ... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juges de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin,

en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre ſeparation, & de l'incertitude de mon ſort. Combien les Dieux protégent la vertu ! Un généreux François l'a délivrée de la barbarie des Eſpagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieux !... Quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre, nul obſtacle ne peut la retenir. Je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres ſentimens que ſa main a tracés, je pourrai à ſes pieds... Ciel ! je tremble d'un projet qui cauſe toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendroit

viendroit au milieu de ses ennemis ? De nouveaux dangers ? ... Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter. Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagés ma foi. Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. Envain la reconnoissance, l'estime, l'amitié la portoient à répondre aux sentimens de Déterville son libérateur, elle leur opposoit notre amour, & les forçoit à respecter nos feux. Combat glorieux ! Effort que j'admire ! Déterville étouffe son amour, il oublie les droits qu'il a sur elle, apprend sa générosité, il nous réunit.

Zilia, Zilia, ... je vais jouir

ſjouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaiſir à tes pieds.



LETTRE

LETTRE XXIX.

N'ACCUSES, ami, que Zilia de mon ſilence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle ; n'attends pas que je t'exprime les tranſports, les raviſſemens où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue, il faudroit, pour les ſentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinſſent troubler ma félicité ſi pure ?

Du ſein des plaiſirs, au comble des douleurs, il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent

mon

mon cœur. Ma tendresse m'est odieuse, & quand je veux ne point aimer, je sens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu supporter celle que j'envisage. Elle ne m'aimeroit plus... O pensée accablante! lorsque je peins à ses yeux, l'amour versa dans mon ame, d'une main les plaisirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers transports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du souvenir, Zilia s'est échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune personne, qui m'avoit conduit, lui avoit

donnée.

donnée. Inquiéte, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déja plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs ? l'ingrate goutoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont repété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée, en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu son rival, il mettoit le comble à sa générosité, & à la douleur de Zilia. Elle sçut me

l'expliquer

l'expliquer avec une vivacité ; des expressions au dessus de la réconnoissance. Elle me força d'admirer des vertus qui dans cet instant cruel me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le sécours. Je me dérobai bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir, rien ne peut plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur. Elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdois le cœur de Zilia, ce cœur...idée que je ne puis soutenir, mon rival seroit heureux. Ah, c'est trop que de séntir qu'il mérite de l'être.

Jalousie affreuse, tes serpens cruels

cruels ſe ſont gliſſés dans mon cœur. Mille craintes, dè noirs ſoupçons...Zilia, ſes vertus, ſa tendreſſe, ſa beauté, mon injuſtice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur ſe cache envain ſous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inſpire à Déterville que la vertu conduit. Elle ne partage pas ſa tendreſſe. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter ſans ceſſe ſon éloge...Amour...Source de mes plaiſirs, devois-tu l'être de mes maux.

LETTRE XXX.

OU ſuis-je, *Kanhuiſcap*, quels tourmens traînai-je après moi ? Mon ame eſt embraſée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiéte, ſoupire l'abſence de ſon rival, Déterville en fuyant remporte la victoire. Ciel, ſur qui tombera ma rage. Il eſt aimé, *Kanhuiſcap*, tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher ſon infidélité. Reſtes encore prétieux de l'innocence, lorſqu'elle connoît le crime, elle déteſte l'impoſture. Je lis ſon parjure

parjure dans ſes yeux. Sa bouche même oſe me l'avouer en répétant ſans ceſſe ce nom que j'abhore, ou fuir? Je ſouffre près de Zilia des tourmens affreux, & loin d'elle je meurs.

Quand ſéduit par la douceur de ſes regards, elle répand pour un inſtant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaiſir me plonge dans un raviſſement qui m'interdit. Je reviens. Je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais. Les ſentimens qui ſe ſuccedent tour à tour dans mon cœur, me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un ſouvenir funeſte, Déterville, un ſoupir

de Zilia, raniment des tranſports que je veux calmer envain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au ſommeil, Zilia infidele vient m'en arracher. Je vois Déterville à ſes pieds, elle l'écoute avec plaiſir. L'affreux ſommeil fuit loin de moi. La lumiere m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalouſie, ſes feux ont deſſéché juſqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naiſſent de tant d'amour? Je t'adore, je t'offenſe, Dieux, je te perds.

LETTRE XXXI.

Zilia ! amour, Déterville ; funeste jalousie ! Quel égarement un nuage me dérobe les noms que je trace, *Kanhuiscap*, je ne me connois plus dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville, sa lettre étoit encore dans ses mains. Un moment funeste a troublé ma raison. J'ai formé le plus indigne projet. . . . . Ma parole, la Religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. Les prétextes les

plus vains m'ont parus des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels.... Quel moment ?...Ai-je pu ? Oui, Kanhuiſcap, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ſes ſanglots, les miens prêts à s'y confondre; Déterville, quel ſouvenir ! Furieux j'ai fui de ſes bras. Mais bientôt, vainement obſtiné, je veux la revoir. Tout s'y oppoſe, je n'oſe réſiſter. Dieux, qu'ai-je fait ? Que la honte eſt accablante, que le repentir eſt affreux.

LETTRE XXXII.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon ſilence. L'état cruel de mon cœur m'a-t'il permis de t'inſtruire plutôt de mon ſort ? Ne crois pas que, déchiré de remords, je me reproche encore de trop juſtes ſoupçons. C'eſt Zilia, c'eſt ſon perfide cœur, & non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui, Kanhuiſcap, ſes ſoupirs, ſes pleurs & ſes cris n'étoient que l'effet de la honte, traces que la vertu qui fuit laiſſe encore dans les cœurs. C'eſt pour les effacer

que,

que la cruelle a refusée de me revoir. Son obſtination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrêmité de la même ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune, je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! L'amour malgré nous ſe gliſſe dans nos cœurs, & malgre nous le cruel y demeure. Envain je veux le chaſſer. La jalouſie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalouſie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux paſſions, mon ame eſt partagée entre la tendreſſe & la fureur. Tantôt je me reproche mes ſoupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer

une

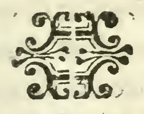
une ingrate ? Puis-je oublier celle que j'adore ? Mais quelque amour que j'aye pour elle, rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t'elle haï ! On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les soins & l'amitié d'Alonzo ont sçu découvrir la retraite, où la douleur & tous les maux, destructeurs de notre être, me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole, que ses larmes ne peuvent rappeller. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France signaler sa fureur

reur & mon parjure, venger son pere & son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur. Je sens trop la force du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est teinte de son sang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux, vengeurs des forfaits, est-ce donc au crime que vous laissez le soin de la punir.

Arrête, Zulmire, épuises sur moi tous tes coups. Laisse jouir, l'ingrate, d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta vengeance, la mienne. Mais ô Dieux, dans les bras d'un rival.

val...Je frémis, malheureux que je ſuis, & je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenue par les maux dont je ſuis accablée, mon corps ſuccombe à ſa foibleſſe, tandis que la perfide triomphant même de ſes remords, rappelle mon rival...Infortuné! Je ſuis... Je vis encore! Quel malheur d'éxiſter à qui ne reſpire que par la douleur.



LETTRE XXXIII.

QU'AI-JE dit ? Quelle horreur m'environne ? Aprens ma honte, Kanhuiscap, &, s'il se peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Cesse de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce souvenir même est pour elle un outrage. Tu connois mes soupçons ; leur injustice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuisent jamais, il en est toujours d'imprévus,

prévus. Après la perfidie de Zilia, aurois-tu pensé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ton innocence, fût la source la plus amere de mes maux?

A quel égarement m'étois-je dont livré? Quels tenebres obscurcissoient ma raison? Zilia auroit pu me trahir, j'ai pu le penser. Elle ne veut plus me voir: mon souvenir lui est odieux: elle m'a trop aimé, pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourmens. J'empoisonne ton cœur de leur amertume; & le mien n'est point soulagé.

Envain Zulmire, revenue de sa fureur, m'apprend qu'elle la sacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maison de Vierge, elle consacre à son Dieu, à mon bonheur, sa vie & ses plus beaux jours.

Zulmire, généreuse Zulmire ; renonce à ta vengeance ? Ah, si ton cœur étoit barbare, qu'il seroit satisfait de mes cruelles infortunes.

Ce n'est donc qu'à moi, qu'à la bassesse de mes sentimens, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cause, je la suis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain ;

tain. Sa tendresse, ses sentimens, ma félicité, devoient-ils être sacrifiées à de lâches soupçons ? O désespoir affreux ! j'ai fui Zilia. C'est Moi...Généreux ami, conçois-tu l'état où je suis ? Le conçois-je moi-même ? Les regrets, l'amour, le désespoir, pour le dévorer, se disputent à mon cœur.



LETTRE XXXIV
A
ZILIA.

LA crainte de te déplaire retient encore ſous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta conſolation, tes plaiſirs, Zilia, ne ſont plus tiſſus que par la douleur & le déſeſpoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir cru infidele, comment oſerois-je m'en juſtifier? Mais n'en ſuis-je point aſſez puni. Quels remords!

mords ! . . . . Les remords d'un amant qui t'adore. Ah, tu veux me haïr ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine.

Retraces-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'inſtant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défenſe, je ſuccombai ſous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y porterent ſoutinrent, il eſt vrai, un tems toutes mes eſpérances. Mon cœur flottoit avec toi. Je n'ai vécu que par l'eſpoir qu'elles entretenoient. Tes raviſſeurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où

je t'ai cru n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler jusqu'à mes sermens ; m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnolle, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur inespéré ! j'appris que tu respires, que tu m'aimes, ô souvenir trop doux, je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif...Vain espoir, cruel revers ! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue, qu'un fatal poison, dont ton cœur trop pur ignore

ſes atteintes. La jalouſie ſe gliſſa dans mon ame. Ses plus cruels ſerpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnoiſſance, a été l'objet de mes ſoupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu ſe confondre avec ton devoir. J'ai cru... Ce ſont ces funeſtes idées qui troublerent nos premiers plaiſirs. Tu n'as pu dans le ſein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, ſa lettre, les ſentimens qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te cauſoit, la

douleur

douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout, au ſentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon ſein les feux qui les conſumoient. Quels furent leurs progrès ? Des ſoupçons, je paſſai bientôt à la certitude de la perfidie. Je ſongeai à l'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te diſſimule point mes crimes, la vérité m'eſt auſſi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Eſpagne, remplir une promeſſe dont mes premiers ſermens m'avoient

dégagé,

dégagé, ce repentir ſuivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te déſabuſer d'une réſolution que l'amour avoit détruit auſſi-tôt que formé. Ton obſtination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalouſie, je me ſuis éloigné de toi. mais loin d'aller à Madrid conſommer un crime que mon cœur déteſtoit, ainſi qu'on a voulu te le perſuader, pour m'effacer du lieu, accablé ſous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la ſolitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la ſeule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par

mes

mes douleurs, mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-tems éloigné de toi, malgrê moi-même, te l'àvouerai-je, Zilia, je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois satisfaite de ma suite, rappeller mon rival. Je te voyois.... Hélas, tu connois mon offense. Mais tu n'en connois pas le châtiment, il surpasse mon crime. Ah! Zilia, si l'excès de l'amour pouvoit l'effacer, non, je ne serois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié, c'est trop peu pour ma tendresse. Rends-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accordes rien.

Ecoutes l'amour qui doit parler encore dans ton cœur, laisses-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza, je sçaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia, ordonne de mon sort, je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en sera le châtiment. Trop heureux, cruel, si je pouvois du moins expirer à tes pieds.

LETTRE XXXV

ET DERNIERE,

A

KANHUISCAP.

EN frappant tes ſens de ſurpriſe, que ne puis-je faire paſſer dans ton cœur la joie que je ſens éclater dans le mien. O bonheur! ô tranſports, *Kanhuiſcap*, Zilia me rend ſon cœur. Elle m'aime. Egaré dans les raviſſemens de ma tendreſſe, je répands à ſes pieds les plus douces larmes. Ses ſoupirs, ſes regards

gards, ses transports, sont les seuls interprêtes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi, si tu le peux, nos plaisirs; cet instant toujours présent à mes yeux, cet instant...... Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaisir.

Ses yeux, son tein animé me peignoient son amour, sa colere, ma honte...Elle pâlit; foible, sans voix, elle tombe dans mes bras: mais, ainsi que les flâmes excitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brule avec plus de violence. Ma bouche appuyée sur son sein, lui rendit par mes feux, ceux de sa

vie

vie, confondus dans la mienne.
Elle meurt & renaît à l'inſtant.... Zilia ! ma chere Zilia ! dans quelle yvreſſe de bonheur plonges-tu l'heureux Aza ? Non, Kanhuiſcap, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma lettre, ſera ſecondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroît à chaque inſtant. Le récit de nos plaiſirs, ainſi que celui de nos infortunes (qu'elles ſont loin de nous) eſt parvenu juſqu'au thrône. Le généreux Monarque des François ordonne

que

que les Vaiſſeaux qui vont combattre les Eſpagnols dans nos mers, nous conduiſent à Guitto. Nous allons revoir notre patrie, ces triſtes lieux ſi chers à nos deſirs, ces lieux, ô Zilia, qui virent naître nos premiers plaiſirs, tes ſoupirs & les miens. Qu'ils ſoient témoins, qu'ils célebrent, qu'ils augmentent, s'il ſe peut, notre félicité. Délivrons-les, Kanhuiſcap... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié, mais l'amitié me ſépare trop long-tems de l'amour. Tranſports ſi doux, qui raviſſez mon ame, c'eſt dans vos

égaremens que je retrouve la vie...M'enyvrer de tant de bonheur, de volupté, Zilia m'est rendue, elle m'attend, je vole dans ses bras.

FIN.







